

Larson

ECHT!

Non, peut-être!

Glauque p.11 La Jungle p.12 Melanie De Biasio p.16 The Chopin Project p.18 Didier Laloy p.20
La fin de la classe moyenne? p.22 Concilier musique et écologie p.30 Les aides européennes p.40



Periodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
d'arrêt de dépôt :
Bruxelles/X

04 — 21
Octobre
2023

ESPRIT DE SUITE

Festival
Voix
De Femmes

STAND-UP / MUSIQUE
RENCONTRES / CONTE
LITTÉRATURE / CINÉMA
CRÉATION SONORE
PERFORMANCES
ATELIERS / THÉÂTRE

festival.voixdefemmes.org
@voixdefemmes



LA COCOF PRÉSENTE : 10^e ÉDITION

3 - 18 OCT. 2023

FRANCO FAUNE

50 CONCERTS – 20 LIEUX
BIODIVERSITÉ MUSICALE
BXL – FRANCOFAUNE.BE

ADÉ	SANTA BELGICA	FRANÇOIZ BREUT
TÉMÉ TAN	HOMMAGE	(CARTE BLANCHE)
(CARTE BLANCHE)	AUX SNULS	LES FLEURS DU
COLT	ÉMILIE SIMON	SLAM
RIVE	LISETTE LOMBÉ	MARIE WARNANT
LO BAILLY	& CLOË DU TRÉFLE	BADI
BLONDY BROWNIE	LOU K	YMNK
NOIR BOY GEORGE	BLEUROISE	LEMON FELIXE
CLAIR	CAILLASSES LIVE	SECRÈTES
PRIMEVÈRE	SMR	SESSIONS
DIÈZE	USÉ	SAINTE-AUBE
SAMUELE	ATTENTION LE	JOEY ROBIN HACHÉ
HÉLÈNE SIO	TAPIS PREND FEU	COLLINE
	PIERRES	KARAOFAUNE
	PONTEIX	MAXOU BIZOU
	ZORBA	...
	BINI	



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU

DANS

LE TEXTE

2024

LE CONCOURS DES ARTISTES
QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU
8 DÉCEMBRE 2023

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFOS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

jam. LE SOIR moustique BOTANIQUE PlayRight

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jean-Marc Panis
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Diane Theunissen
Julien Winkel
Didier Zacharie

Reloecteur
Nicolas Lommers

Couverture
ECHT!
©Diego Crutzen

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 15 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Novembre 2025



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

RTBF .be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Jorre Janssens
Mattias Launoy
G. Lagadec
DYOD
Jeremy Adonis

P.11

Glaucque, un retour très attendu



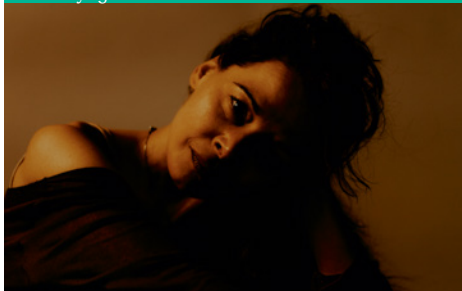
P.12

La Jungle déborde de projets !



P.16

Bon voyage avec Melanie De Biasio



P.20

Didier Laloy, 30 ans de carrière



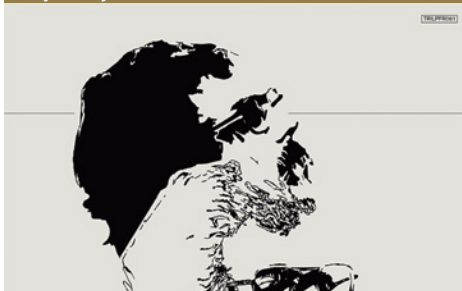
P.22

Konoba a tiré le premier la sonnette d'alarme



P.38

Guy Cabay, une histoire de réhabilitation



Édito

Dans une actualité souvent sombre, voilà une nouvelle qui devrait redonner le sourire : les concerts dans les grandes salles, dans les stades et dans les méga festivals n'ont pas désempé jusqu'à la fin de l'été. Preuve que le public a envie de se retrouver, de faire la fête et de découvrir sur scène ses artistes préférés.

On pourrait en conclure hâtivement que la crise sanitaire n'a finalement pas tué les festivals et les concerts, mais qu'elle leur aurait donné un nouvel élan. Et donc que tout va bien pour la musique en Fédération Wallonie-Bruxelles.

C'est hélas un peu le bel arbre qui cache une forêt qui meure à petit feu. Entre inflation et absence de public, les salles et événements d'ampleur moyenne ont de plus en plus de mal à survivre, certains songeant à fermer définitivement leurs portes. Même constat du côté des artistes où la tendance est à favoriser la venue de méga stars, que le public accepte de payer cher et vilain, au détriment des concerts découverte qui sont clairement en berne.

Ce phénomène, qui met en péril tout un écosystème, ne pourra trouver un équilibre qu'en se dirigeant vers la décroissance, et cela à tous les niveaux.

Les années à venir seront sans aucun doute décisives et source de changement. En espérant que le secteur musical choisisse le bon chemin...

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN ECHT!

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Caroline Bertolini
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Glaucque
p.12 La Jungle
p.14 SCIVIAS - FACIR
p.15 SMR - Madame Vitesse
p.16 Melanie De Biasio
p.18 The Chopin Project
p.19 Odradek

Articles

p.20 AVANT-PLAN Didier Laloy
p.22 360° La fin de la "classe moyenne" du secteur musical ?
p.26 180° Dessine-moi un logo
p.28 IN SITU Le Salon (Silly)
p.30 GREEN Concilier musique et écologie

Los sorties

Bonus

p.36 4x4 Céline Gillain
p.37 ARRÊT IMAGE Harpo et Lenny Guit
p.38 C'EST CULTTE Guy Cabay
p.40 V. ENSEMBLE Dans le labyrinthe des aides européennes
p.42 J'ADORE... Lo Bailly
p.42 L'ANECDOTE Rudy Léonet



© LOUISE DUQUESNE

communication

rédaction

Caroline Bertolini, l'oreille et l'œil épanouis

TEXTE : NICOLAS CAPART

Une fois n'est pas coutume, ce sera une interview-promenade... À 26 ans, notre interlocutrice est de ses électrons libres jamais à l'arrêt, c'est donc à mi-chemin entre un rendez-vous pro et une soirée jeux de société que nous l'avons interceptée. L'occasion de retracer le parcours bien rempli de Caroline Bertolini. Jeune femme à la tête pleine de notes qui grandit dans le Brabant, sur des racines du nord de l'Italie.

« Mon papa était photographe et avait une boutique où je passais mes après-midi. Je l'aidais auprès des clients ou pour développer les pellicules. » De lui, elle a hérité d'une collection de vinyles, d'un vieil appareil argentique et de cette passion pour capter l'instant T, qu'elle exerce à l'envi dans toutes les salles de concerts où elle met les pieds.

À l'heure de choisir sa voie, c'est sur l'IHECS, un bachelier en communication puis un master en publicité que se porte son choix. « J'étais attirée par l'aspect visuel et ça m'intéressait de toucher au packaging, de travailler sur l'image et tout ce qui avait trait à la direction artistique. »

Dans l'intervalle, son amour des notes s'affranchit, elle intègre la musique à son sujet de mémoire « Comment la D.A. et l'identité de marque peuvent aider un artiste indépendant à se démarquer dans un secteur émergent concurrentiel? » – et effectue son stage chez Fifty/Five Oh. À la même époque, elle commence à écrire pour La Vague Parallèle, un site web franco-belge dédié à l'actualité mu-

sicale « qu'on se plaît à appeler Collectif d'Oreilles Passionnées », où sa plume d'épanouit.

C'est FrancoFaune qui lui offre son premier contrat. « J'ai été engagée pour l'édition 2020 du festival. C'était l'année du Covid, toute l'équipe l'a chopé, personne n'a pu être sur place le jour J. J'ai donc découvert la com' de crise en télétravail... Et j'ai beaucoup appris. » Puis direction Court-Circuit, où elle enchaîne deux CDD et travaille près d'un an et demi. Une expérience formatrice également... « Parce que Court-Circuit regroupe tout un réseau de salles et de professionnels de toute la Belgique, mais aussi en raison de la spécificité des musiques défendues et de leur côté alternatif, grâce au Concours Circuit ».

Toujours rédactrice à La Vague Parallèle, elle suggère d'y définir une direction artistique (et de s'en charger). « Leur image était un peu désuète et j'étais motivée à l'idée de travailler là-dessus. Avec une graphiste, on a refait l'identité visuelle, créé des contenus plus attrayants et facilement partageables sur les réseaux, etc. » Quelques mois plus tard, elle devient (co-)rédactrice en chef de La Vague.

Enfin, depuis avril dernier, Caroline œuvre chez Voix de Femmes, du côté de Liège. Un nouveau poste de chargée de com' au sein d'une organisation « pluridisciplinaire, multiculturelle et féministe » qui lui va comme un gant et dont la prochaine édition aura lieu du 4 au 21 octobre.

Passée par FrancoFaune et Court-Circuit, Caroline Bertolini est depuis avril chargée de communication chez Voix de Femmes.

Elle est en outre directrice artistique et co-rédactrice en chef de La Vague Parallèle, qu'elle vient de doter d'un site web tout neuf.



podcast

TARMAC

Vandales

L'histoire du street art belge

La RTBF avait lancé un appel à projets de podcast natif pour son média "urbain" TARMAC, à la recherche d'un projet original, rythmé et immersif sur l'histoire du street art. Objectif? Faire découvrir au public l'art du graffiti en l'inscrivant dans le mouvement culturel hip-hop. C'est le projet VANDALES conçu et réalisé par PAN studio (Bruxelles) qui a été sélectionné et qui proposera donc dès la rentrée une série de podcasts consacrée à cet univers (également musical).



clip

dream-pop

epona

Naked man (in the forest)

Epona Guillaume n'a que 22 ans et elle peut déjà s'enorgueillir d'un joli parcours. Engagée tout d'abord dans la voie de la comédie (on a pu la voir sur scène notamment dans les pièces d'Anne-Cécile Vandalem), elle a décidé de se "lancer" dans la musique, au gré d'une inspiration portée par des artistes comme Mazzy Star ou Alvvays, soit un rock très orienté 90's, un peu acide, un peu dreamy et aux textes engagés ou introspectifs. À découvrir.



guitare

accordéon

La Chenille

L'union fait la folk

La Chenille, c'est l'union de la voix de la chanteuse (et guitariste) Bini et de l'accordéon diatonique de Joachim Loneux (que l'on peut aussi applaudir au sein du groupe folk OTTUS). Un duo intimiste qui a proposé ses premiers concerts en avril dernier et qui explore, à travers des adaptations de chansons pop/folk, un récit intimement lié aux affres de l'amour : celui qu'on attend, celui qu'on cherche, qu'on trouve, qu'on perd ou qu'on ressent. Joli programme.



rap

EP

eugene

La valeur montante

eugene est un rappeur belge qui évolue au sein du collectif XXL, aux côtés de Nups3e et Osmoze (à suivre aussi!). Son dernier EP, *World End*, a vu le jour (ou la nuit) le 30 juin dernier, faisant suite à *Paradise Kiss* sorti en 2022. Emo, hyperpop, digital punk sont autant de styles qui collent à la peau d'eugene. Un son unique (et vocodé) que vous avez peut-être pu découvrir ces dernières semaines sur les scènes en vue en Wallonie et à Bruxelles (Dour Festival, Fifty Session...)!



EP

hip-hop-mais-pas-quo

39bermuda

Lentement mais sûrement

39bermuda aurait-il trouvé la recette magique de l'équilibre parfait entre hip-hop et jungle-drum'n bass? Quoiqu'il en soit, le duo enchaîne ces derniers mois présences scéniques (Fête de la Musique/Dour Festival), feat. réussis (Félé Flingue) et releases de clips sauce 90's, toujours bien décalés et à l'esthétique DIY. Leur premier EP, *Mollo*, est disponible depuis le mois de juin. *Despacito*, oui mais sûrement : de bons moments en perspective en 2023-2024!

En vrac...

• Jies

Grande révélation des Franc'Off 2023

Organisé dans le cadre des Francofolies de Spa, du 20 au 23 juillet, le concours des Franc'Off s'est de nouveau porté au chevet des nouvelles voix de la chanson française. Coprésidé par Typh Barrow et Renaud Godart (le chanteur du groupe Ykons), cette édition a révélé l'univers de Jies. Figure émergente d'une chanson française imprégnée par les codes du slam et du hip-hop, l'artiste s'est hissé sur la plus haute marche du podium, empochant un premier prix d'une valeur de 1.000 euros, offert par les partenaires Sabam et PlayRight. En remportant la mise, Jies s'assure également une programmation à l'affiche des Francofolies de Spa 2024. Dans le sillage de Jies, véritable révélation du concours, le public a aussi découvert la voix d'Orlane (deuxième) et les morceaux ultra pop servis par le groupe Marvette (troisième). D'autres artistes ont également profité du tremplin pour tirer leur épingle du jeu. blunt s'est ainsi vu offrir deux jours de production au studio Kargo de Pierre Dumoulin, mais aussi une résidence au Centre Culturel de Verviers et un concert au repère culturel des Deux Ours. Pour sa part, ESTL est repartie des Franc'Off avec une programmation au Centre Culturel de Spa - Jalhay - Stoumont, mais aussi cinq jours de création au Centre Culturel de Welkenraedt et une programmation à l'affiche du FiestaCity 2024. Enfin, Cloude a reçu une programmation au Centre Culturel de Seraing ainsi qu'une journée en studio chez Team For Action. De quoi préparer l'avenir dans de bonnes conditions...

• Le clubbing rejoint l'Ommegang et les fritkots

Au patrimoine culturel immatériel de Bruxelles

De par son impact pour les Bruxellois-es et pour l'attractivité de la ville, le gouvernement bruxellois a décidé de reconnaître l'importance du clubbing en l'inscrivant au "patrimoine culturel immatériel". Cette reconnaissance intervient à l'initiative des représentants du secteur eux-mêmes, en étroite concertation avec Ans Persoons, nouvelle secrétaire d'État bruxelloise à l'Urbanisme et au Patrimoine, et de son prédécesseur Pascal Smet, selon le communiqué du cabinet d'Ans Persoons. « Notre culture du clubbing est un patrimoine culturel vivant et unique qui mérite d'être reconnu et valorisé ! », déclare la Secrétaire d'État bruxelloise. « Nous montrons aujourd'hui que Bruxelles est fière de sa culture dynamique de la nightlife et nous reconnaissons son importance pour notre ville

et ses habitants sur le plan culturel, économique et social. » Bruxelles recense une vingtaine de boîtes de nuit, dont des "marques" (re) connues comme le Fuse, le Mirano, le Spirito, La Cabane, le C12 ou le Bloody Louis. La culture du clubbing rejoint une liste impressionnante de coutumes, de traditions et de pratiques sociales du patrimoine culturel immatériel bruxellois, dont la culture des fritkots, le tapis de fleurs, l'Ommegang, la culture de la bière, la culture du carillon, la fauconnerie et le Meyboom. Ces quatre dernières ont même été reconnues par l'UNESCO en tant que patrimoine mondial culturel immatériel.

• No dites plus Palais 12 !

Mais ING Arona...

À partir de septembre 2023, le Palais 12 se renommera ING Arena. Ce changement de nom d'une des plus grandes salles de spectacle de Belgique découle d'un nouveau contrat de partenariat entre ING Belgique et l'asbl Brussels Expo qui, par ailleurs, gère également les activités de La Madeleine. Ce partenariat, scellé jusqu'en 2023, permettra de « consolider nos atouts et développer de nouvelles initiatives », estime via un communiqué Denis Delforge, le directeur de Brussels Expo. Déjà partenaire de l'URBSFA, l'union belge de football, « ING Belgique dispose à présent de deux partenariats clés », se réjouit Peter Adams, le CEO d'ING Belgium. « Ces partenariats phares visent à créer un lien émotionnel fort (...) en parfaite adéquation avec le positionnement d'ING qui encourage ses clients à vivre pleinement leur vie et leurs passions. » Avec le nombre de concerts programmés sur le plateau du Heysel, c'est assurément la garantie d'une belle visibilité pour l'institution bancaire...

• Eurovision 2024

La Belgique représentée par Mustii

Le multi-task Thomas Mustin défendra nos couleurs lors de l'édition suédoise du grand concours de la chanson. Acteur (*La Trêve* e.a.), musicien (sous le nom de Mustii) grand fan de David Bowie, juré dans l'émission TV de la RTBF Drag Race, il est sur tous les fronts ces dernières années. Sa présence à l'Eurovision promet bien des surprises !

• Tremplin Durbuy Rock

2023-24

Tentez votre chance !

L'ouverture des prochaines inscriptions pour les tremplins du Durbuy Rock Festival a débuté en juin 2023. Les inscriptions seront clôturées le 17 septembre 2023 à minuit, ne loupez pas le coche. Ce tremplin permettra à au moins trois groupes de jouer à l'affiche du 27^e Durbuy Rock Festival prochain, qui se déroulera les 10 et 11 mai 2024 à Bomal-sur-Ourthe, un événement dédié au "rock dur" (metal, heavy, doom, trash, stoner...). Outre cette programmation au festival, du coaching, des résidences, de l'aide au booking etc. seront également proposés aux lauréats du concours. De quoi donner un bon coup de boost à son projet. Les inscriptions se font via la plateforme court-circuit.band.

• La musique on images !

Du nouf dans le paysage audiovisuel

Le groupe IPM (Moustique, DH, La Libre, Match...) lance une nouvelle émission musicale télévisée qui passera sur LN24 avec bien sûr en relais tous les réseaux sociaux liés au "consortium"... Enfin un peu de neuf dans un secteur audiovisuel peu enclin à miser sur la musique ! Le programme sera mensuel (de septembre à juin) et chaque "épisode" jouira de 48 minutes de liberté, 100% belge. Au menu : captation live et entretien au long cours, interview chez un disquaire francophone, les infos musicales FWB du mois (sorties d'albums, concours, collaborations...). Alice On The Roof (qui annonce un nouveau single en septembre) et Mentissa ouvriront le bal de la première émission en septembre, sur le rooftop de la Sabam. Jody Bau de LN24 et Luc Lorfèvre (Moustique mais aussi Larsen) piloteront l'émission.

• Vox Luminis

Encore une fois récompensé !

Les membres du Preis der Deutschen Schallplattenkritik (critiques de disques allemands) ont décidé de décerner leur Prix trimestriel de la critique à *Ein Deutsches Barockrequiem* de Vox Luminis et Lionel Meunier. Le jury a commenté sa décision ainsi : « Le résultat est un témoignage impressionnant de l'Ars moriendi baroque, avec une atmosphère touchante pleine d'humilité, de consolation et de confiance. Vox Luminis capture parfaitement le ton de sermon luthérien de cette musique tout en travaillant sur la base d'un son vocal et instrumental immensément riche avec une grande attention aux détails, sans jamais négliger les larges arcs et le flux organique ». On n'a pas fini d'entendre parler de cet ensemble, fleuron de la musique baroque.

• Sphères Sonores

Doux appels à candidatures

Sphères Sonores, le pôle musique de la Province de Liège, a pour mission de soutenir les musicien·nes, les opérateurs culturels et les amateur·es de musique. Comme vous le savez peut-être, Sphères Sonores est un tout nouveau pôle musical qui a récemment vu le jour à Seraing, avec de nouvelles salles de concert, un studio flambant neuf, etc. Deux appels à candidatures sont ainsi actuellement en cours, ils concernent les Musiques actuelles & le secteur Jazz/World. À la clé : un programme d'accompagnement menant à l'enregistrement d'un EP dans le studio de l'OM. C'est à suivre ici : linjkr.be/spheres.sonores.

• Nouvelles écritures 10 projets de réalisation de clips soutenus

Depuis 2018, le Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel lance un appel à projets annuel visant à encourager les nouvelles écritures à l'initiative de la Ministre de la Culture et des Médias Bénédicte Linard avec pour la 3^e année consécutive un appel pour la réalisation de clips musicaux. Cette année, sur 65 projets reçus, 10 projets de clips ont été soutenus à hauteur de 194.000 euros.

Projets 2023 soutenus :

Chaos ID

réalisé par Louis Muller-Diettert
artiste : Appolo Noir

Fast Life

réalisé par Cyprien Bourrec
artiste : Martha Da'ro

Flowers

réalisé par Mathieu Labaye
artiste : Condore

Rodak

réalisé par Martin Pfister
artiste : Onha

La Gioventù

réalisé par Romain Vennekens
artiste : Ada Oda

Morale Zéro

réalisé par Vincent Gabrielli
artiste : SMR

Not All Men

réalisé par Joëlle Sambé et Clara Cmb
artistes : Joëlle Sambé et Sara Machine

Ptitango

réalisé par Marie McCourt
artiste : Mia Lena

Tonsion

réalisé par Laeticia Bica
artiste : RIVE

Trébache sur un chien

réalisé par David Noblet et Antoine Loyer
artiste : Vin de Sprite

• Festival du clip VKRS

Retour sur le palmarès

Le Festival VKRS – Video Killed the Radio Star – rassemble les professionnel·les de la musique et de l'audiovisuel autour d'une sélection de clips réalisés par des artistes issu·es de la Fédération-Wallonie-Bruxelles. La dernière édition s'est déroulée en juin au Centre Culturel des Riches-Claires à Bruxelles. Petit retour sur un palmarès faisant la part belle aux découvertes en tous genres.

Prix du Jury

ELOI – SOLEIL MORT

réalisé par Roxanne Gaucherand

CIAO KENNEDY – J.Z.K.R.

réalisé par Lenny & Harpo Guit
(voir en page 37)

MACGRAY – BACKBONE

réalisé par Aline Magrez

Prix du Public

CIAO KENNEDY – J.Z.K.R.

réalisé par Lenny & Harpo Guit

Prix de la Distribution

RIVE – RÊVER GRAND

réalisé par Clara Liu

Prix de la Musique

JEAN-PAUL GROOVE – BABOON

Mention spéciale du Jury

ECHT! – CHEESECAKE

réalisé par Yoann Stehr, Lukas Gevaert & Diogo Heinen

Prix du Spood-clipping

POISSON D'EAU DOUCE – IMAGINARIUM

réalisé par Marie Nkizamacumu, Raphaël Lallemand & Anouk Laplace

Prix Coup de Cœur des Riches-Claires

AZA – WHERE DO WE GO

Vous pouvez par ailleurs découvrir une bonne partie de ces clips sur larsonmag.be

• MERITA

Plateforme pour les quatuors à cordes émergents

La plateforme MERITA rassemble 38 jeunes quatuors à cordes et les met au défi de présenter des expériences de concert innovantes dans les lieux du patrimoine européen avec un programme qui offrira des opportunités, du mentorat et des lieux de concert pour ces quatuors à cordes européens émergents. Le projet, coordonné par Le Dimore del Quartetto, rassemble 17 organisations musicales et culturelles de 12 pays européens. 38 jeunes quatuors à cordes, avec des musicien·nes âgé·es de 18 à 35 ans, ont ainsi été sélectionnés pour participer au projet, dont le quatuor belge Akhtamar. Ces ensembles en début de carrière ont été sé-

lectionnés parmi 61 candidats répartis dans 27 pays différents. Les quatuors prendront part à une série de concerts au cours desquels ils seront mis au défi de présenter un projet scénique novateur et unique !

meritaplatform.eu/quartets

• Prix Henri Poussour 2023

Nicolas Roulivo est le lauréat

Attribué toutes les années impaires, le Prix Henri Poussour récompense un jeune compositeur ou une jeune compositrice de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Doté d'un montant de 2.000 euros, le Prix Henri Poussour consiste en la commande d'une œuvre mixte ensuite créée par l'Ensemble Hopper. Le ou la lauréat·e bénéficie de facto de l'expertise de l'équipe technique du Centre Henri Poussour qui assure également la création de l'œuvre. Le Prix Henri Poussour 2023 a été attribué au jeune compositeur Nicolas Roulivo. La composition pour l'Ensemble Hopper et electronics sera présentée le 7 décembre 2023. Nicolas Roulivo est né en 1989 à Namur. Il a commencé la musique en jouant du piano dès l'âge de 11 ans et a obtenu un diplôme en piano. Compositeur autodidacte, c'est à Paris qu'il commence à étudier la composition, de 2010 à 2014 avec Éric Tanguy et de 2014 à 2016 avec Édith Canat de Chizy. Il a ensuite étudié la composition de 2016 à 2022 à la Haute École de Musique de Genève avec Michael Jarrell, Luis Nàon, Eric Daubresse et Gilbert Nouno. Par ailleurs, le Centre Henri Poussour fête en 2023 ses 50 ans (de musique électronique) et sort pour l'occasion un nouvel album comprenant une sélection d'œuvres des 50 dernières années.

• ABVolta

Le win-win bruxellois

La liste des artistes en résidence au Volta qui se sont hissés jusqu'aux scènes de l'AB ne cesse de s'allonger. Les deux maisons bruxelloises unissent tout naturellement leurs forces et lancent une nouvelle résidence conjointe intitulée ABVolta. Volta est devenu un acteur incontournable du paysage bruxellois en matière de développement de jeunes talents. Ce centre dédié à la musique offre aux jeunes musicien·nes un lieu où ils peuvent bénéficier d'un soutien et d'un accompagnement durables et de qualité et ce, tout au long de leur parcours artistique. L'AB peine quant à elle actuellement à intégrer des programmes de résidence dans le cadre de ses activités et une telle approche est fondamentale pour assurer le renouvellement des jeunes talents sur ses scènes. Les deux acteurs du monde de la musique sont donc particulièrement fiers de se lancer dans une collaboration. Bombataz, Stace et Uwase seront les premiers artistes à bénéficier de cette trajectoire. Notons par ailleurs que d'ici peu (fin 2024), Volta devra quitter sa friche industrielle anderlechtoise. Molenbeek l'accueillera dans un bel espace de 3.000m².



©ANTON FAYLE

album

electro-organic

ECHT!

Non, peut-être !

INTERVIEW : DIDIER STIERS

Pour faire court, le groupe bruxellois dont le premier album, *Sink along*, a vu le jour en mai dernier, c'est, en anglais, un "electro-organic band". En français, on dit : "les concepts de la musique électronique joués avec de vrais instruments". Réussite musicale autant qu'humaine, ECHT!, après un été chargé en concerts, c'est aussi une envie : évoluer et entretenir la flamme qui anime les quatre musiciens.

Si tous ont fait le Conservatoire, et certains des quatre garçons s'y sont d'ailleurs rencontrés, ECHT! a vraiment pris vie au fil des jam sessions organisées à l'époque – nous sommes en 2016 – au Bonnefooi, à un jet de pierre de l'Ancienne Belgique. Federico Pecoraro (basse) est d'origine italienne, Dorian Dumont (claviers) vient de France et Martin Méreau (batterie) ainsi que Florent Jeunieaux (guitare) sont issus de la région montoise. Moyenne d'âge aujourd'hui : 30 ans. Tous sont désormais basés à Bruxelles. « On s'est avant tout réunis pour faire des sessions, nous explique ce dernier. C'était expérimental, comme une sorte de laboratoire. "Tiens, moi j'écoute de la musique électronique!". "Moi aussi j'écoute du rap!". Nous jouions de tout, sauf ces musiques-là... Nous avons essayé, avec comme idée d'arriver à sonner comme ces musiques hyper produites. Au Bonnefooi, ça a duré un an, un an et demi. Les gens nous disaient qu'ils aimaient bien, que c'était incroyable. Alors nous avons continué, et puis trouvé un nom... »

Que souligneriez-vous s'il fallait déjà tirer un petit bilan de cette année passablement chargée côté concerts ?

Federico Pecoraro : On kiffe ! On a fait des chouettes dates. L'année dernière, on était juste passé par Francfort et là, on a joué deux fois de suite en Allemagne où, franchement, ça s'est bien passé même si personne ne nous connaît là-bas. Et donc, on a hâte d'y retourner. Sinon... beaucoup de route, c'est sûr ! Mais on passe beaucoup de temps ensemble, c'est chouette, et puis c'est aussi cool de pouvoir jouer notre musique dans de nouveaux endroits.

Florent Jeunieaux : Après, on n'est pas encore dans des conditions où on peut choisir les meilleurs transports. Par exemple en Roumanie, on a fini de jouer à 1h du mat' et à 2h, on prenait le taxi pour prendre l'avion. Donc, c'est une nuit blanche et quand tu reviens, tu es tout déphasé !

F.P. : Mais on le fait ! Il y a l'adrénaline et l'énergie, on amène notre musique dans des pays à 1.000 kilomètres d'ici et c'est juste... ça me donne la chair de poule d'y penser !

F.J. : On ne va pas se mentir, c'est déjà super agréable de sentir avec ce qui nous arrive que "le travail paie". On le fait d'abord par passion, bien sûr, mais ça fait vraiment chaud au cœur de voir plusieurs années après que tout ça a servi à quelque chose. Visiblement, les gens entendent ce qui ressort du travail un peu introspectif qu'on a mené. Ensuite, quand tu fais de la musique, tu as envie de la partager avec le plus de monde et le plus loin possible. Alors c'est toujours agréable d'arriver dans un nouveau pays et de voir comment les gens la reçoivent et la comprennent, un peu ou beaucoup, avec leur propre background. Et en général, les retours sont très positifs...

Vous diriez qu'une musique instrumentale, c'est plus facile à "exporter" ?

F.P. : Il y a de ça. On nous a demandé pourquoi on jouait de la musique instrumentale, ce genre de choses, mais ça arrive de moins en moins souvent.

F.J. : C'est une question qui est souvent revenue au début du projet. Peut-être parce que c'était nos débuts et que les gens pensaient que ça pouvait encore évoluer. Aujourd'hui, il y a une véritable vague de musique instrumentale, ce qui fait que le public est éventuellement un peu plus habitué. Quand on a commencé, on avait un peu l'impression d'être des ovnis avec nos propositions. Mais finalement, j'ai l'impression qu'on ne l'est pas tant que ça : les gens font les liens entre la musique électronique et la musique instrumentale. Ça fait sens aujourd'hui.

F.P. : Ce qu'on veut faire, c'est une musique instrumentale qui pousse à danser. C'est notre propos, c'est dans ce sens-là qu'on travaille... et aussi que ça doit être mémorable.

F.J. : C'est un double pari car le fait qu'il n'y ait pas de chanteur ou de chanteuse induit que les gens identifient un peu moins facilement le projet, le propos. Mais d'un autre côté, ça permet peut-être aussi de passer les barrières de la langue. La langue, ça peut être une mode, qui passe, parfois ça peut te booster, parfois ça peut te bloquer.

"Les idées et les concepts de la musique électronique joués avec de vrais instruments" : pour décrire ECHT!, ça vous va ?

F.J. : C'est vraiment l'idée du projet. En tout cas, c'est comme ça qu'on l'aborde pour trouver nos idées. Les gens décodent très bien ce concept en concert... mais j'ai parfois l'impression qu'en fait, on s'en fout de cette idée-là ! Alors oui, c'est un peu notre manière d'aborder le truc mais même des gens qui n'ont pas les codes de la musique électronique peuvent apprécier, comme s'ils recevaient du rock ou autre. L'énergie se suffit à elle-même et elle suffit pour comprendre la musique. Après, les gens qui décodent les références, le chemin qu'il y a dans notre processus, l'apprécient d'une manière différente. Mais je ne crois pas que ce soit obligatoire.

Le projet a indéniablement pris de l'ampleur : vous ressentez une attente, aujourd'hui ? De la pression ?

F.P. : Je dirais plutôt qu'il y a une fanbase. Quand on monte sur scène et qu'on voit des gens avec des t-shirts ou des casquettes ECHT!, ça arrive, ou qu'on nous dit être déjà venu à nos concerts, avoir acheté le disque, ça nous fait méga plaisir. Après, la pression, je pense qu'on se la met déjà entre nous quatre. On a quand même des standards élevés, on veut toujours donner le maximum, musicalement, pour que ça nous emmène à chaque fois un peu plus loin.

F.J. : Globalement, on sent qu'il y a des gens derrière nous, une énergie qui nous pousse. Même à un niveau institutionnel, je dirais : Wallonie-Bruxelles Musiques et autres sont assez fiers de nous mettre en avant, nous aident à nous exporter, avec des subsides... À Bruxelles, même s'il n'y a pas que nous, on sent qu'on représente un peu cette scène-là dans d'autres pays. Pour moi, la pression, c'est plutôt quand on fait de plus gros concerts, style l'AB, ou pour la sortie de l'album. On se dit qu'il faut régaler les gens ! Mais c'est positif de ressentir ce truc-là.

Derrière vous, il y a aussi une belle équipe !

F.J. : On est super bien tombé, avec notre management, Magma, et puis Willem, de Busker, qui s'occupe de notre booking en Belgique.

F.P. : Et aux Pays-Bas, Jeroen de Ebb Music nous booke pour le reste du monde. Tous ces gens sont des passionnés, qui kiffent vraiment le projet et veulent nous porter plus loin.

F.J. : Si je réfléchis de manière très humble, je dirais qu'on a beaucoup de chance. Et si je réfléchis de manière un peu moins humble, j'ai l'impression que c'est peut-être parce qu'on met tellement d'amour et d'énergie dans ce projet que ça draine des gens dans cette énergie. Ils sentent une motivation et ça leur donne envie de s'investir. Pour l'instant, chaque personne qui a rejoint le projet, y compris nos deux techniciens, son et lumière, est motivée à 200% ! Oui, il y a vraiment une chouette énergie qui circule.

En novembre, vous vous lancerez dans un court "belgian club tour" : quel est le concept ?

F.J. : Dans notre set, on a plein de choses qui fonctionnent bien et on n'aura pas le temps d'en concevoir un nouveau, mais je pense qu'on va essayer de le rafraîchir quelque peu. Et jouer dans des salles comme celles qui nous attendent, ça nous permet d'avoir un show un peu plus construit au niveau des lumières, de prévoir de la projection – notre ingé lumière fait des projections – ce qu'on peut moins imaginer dans les festivals où on a un timing très short. Dans les clubs, on va prendre le temps de s'installer, donc être un peu plus solide dans ce qu'on a envie de présenter.

Dans une interview à un magazine néerlandophone, vous disiez avoir plus souvent joué en Flandre qu'en Wallonie. Comment cela se fait-il ?

F.J. : Je pense qu'en Flandre, il y a plus de salles et peut-être plus de moyens aussi qui permettent à ces salles d'accueillir des groupes avec une infrastructure un peu plus lourde. Et puis, au niveau du style de musique, entre l'électronique et le jazz, il y a un peu plus d'événements qu'en Wallonie...



©MAYLI STERKENDRIES

À propos d'images et de présentation des choses, on ne pouvait pas ne pas évoquer le formidable clip qui illustre *Cheesecake*... réalisé avec l'aide d'une intelligence artificielle. C'est un des gros débats du moment, la création musicale et l'IA.

F.P. : J'ai vécu une expérience avec ma copine à ce propos. Elle cherchait un truc, qu'elle ne trouvait pas et on s'est dit bon, essayons Chat GPT! Et elle a trouvé toutes les possibilités qu'on ne proposait nulle part ailleurs. Alors, je ne pense pas que c'est déjà développé à haut niveau mais ça arrivera dans quelques années. Et pourtant, c'est déjà impressionnant. Pour ce clip, le réalisateur (*Super Tchip, la boîte bruxelloise de Yoann Stehr, avec lequel ont également travaillé Glauque, Avalanche Kaito, Under The Reefs Orchestra... - ndlr*) a juste donné "le code". Ça a pris un peu de temps, mais voilà le résultat. À la base, je n'étais pas très fan de tout ce qui est intelligence artificielle mais finalement, je me suis emballé quand même, j'ai vu le résultat et je me suis dit "ok"! C'est un peu comme quand tu es enfant et que tu dis que d'office, tu n'aimes pas les légumes. C'est un peu... "naïf".

F.J. : Ça a quand même été beaucoup de travail pour eux de dompter cette machine. J'imagine que ça va se perfectionner avec les années. C'est intéressant de voir qu'il y a certains trucs qu'elle fait très bien et d'autres qu'elle fait encore très, très mal. Est-ce que ça va nous prendre notre travail? Ici, ce n'est clairement pas le cas, c'est juste un outil. Après oui, c'est un vaste débat. Moi, ça ne me fait pas trop peur. Bien sûr qu'il faut un peu cadrer ces trucs-là, ce serait dommage que ça remplace tout, plein d'emplois, bien sûr. Mais il y a quand même beaucoup d'évolutions technologiques qui au final ont juste été des outils. C'est une constante. Prends la musique électronique : j'imagine que quand sont apparus les séquenceurs ou les sampleurs, des gens se sont alarmés et puis maintenant, avec le recul, on arrive à voir que ça a bien évolué.

L'EP sorti en 2019 s'intitule *Douf*, et sur l'album, on a des titres comme *Rouf rouf, Choukes* ou *Dawn in Duden*... Et puis, rien que le nom du groupe déjà. Ça fait beaucoup de clins d'oeil à Bruxelles, où vous êtes tous installés, mais dont aucun n'est originaire.

F.P. : Bien sûr, il y a de la blague, là-dedans. Mais en même temps... je viens d'Italie, j'ai grandi là-bas, et ici, j'ai dû apprendre le français, céder la priorité à droite et je me sens... Bruxellois. Quand je dis "je rentre à la maison", je ne dis pas "je rentre en Italie". C'est Bruxelles, ma maison.

F.J. : Je ne sais pas pourquoi mais à chaque fois que je reviens ici, je suis super fier de cette ville. Je suis assez fier aussi du mélange qu'il y a dans cette ville. Et j'ai envie de le représenter. Et puis de rendre un hommage, aussi modeste soit-il, par quelques titres à... quelque chose. On a envie de s'ancrer dans ce paysage. C'est grâce à cette ville que cette musique existe! C'est l'air qu'on respire, chaque petit détail, chaque petite influence qui nourrit notre musique.

ECHT! *Sink-Along*

Saban Records





album

chanson-dark

©JORRE JANSSENS

Glauque

TEXTE : NICOLAS CAPART

Trois ans après un EP des plus remarqués, Glauque signe son grand retour en cette rentrée.

À quelques semaines de la sortie attendue de leur nouvel album, les quatre de Glauque sont déjà en vadrouille. Dans la foulée de concerts (f)estivaux au Canada, en Suisse, en Allemagne et aux Pays-Bas, c'est à la veille d'une date sur l'estrade de Rock en Seine que nous les avons interceptés, pour quelques bavardages par écrans interposés.

Originaires de la région namuroise, Lucas, Louis, Baptiste et Aadriejan font irruption sur la scène belge avec Robot à l'hiver 2018. Un premier titre rejoint par Plane quelques mois plus tard et par un EP éponyme en avril 2020, juste avant le lockdown. Une pause forcée que le groupe va mettre à profit pour sortir Réécriture. « Pendant le confinement, même si on travaillait déjà sur de nouvelles compos, on s'est dit que ce serait pas mal de proposer des versions alternatives des morceaux du EP, tantôt plus épurées (en piano-voix par exemple), tantôt plus électro. »

Glauque
Les gens passent,
Le temps reste
Auguri Labels



Une relecture qui inspire la bande et qui lui permet d'enfin se poser pour créer. « Le confinement a été bénéfique à l'album. Car, depuis notre victoire au Concours Circuit et au concours Du F. dans le texte, le groupe a beaucoup tourné. Il a d'abord fallu enregistrer les morceaux qu'on jouait en live et nous n'avions pas encore eu le temps d'en composer de nouveaux. Ça nous a donné le loisir d'expérimenter en studio. » Par contre, à l'inverse, cela leur a aussi compliqué la tâche, car le monde de la musique avait changé, « et les gens étaient plus frileux vis-à-vis de projets alternatifs comme le nôtre. On avait su créer l'engouement mais notre EP était sorti en pleine pandémie, ce qui n'était pas idéal d'un point de vue commercial. Ça explique que l'album ne sorte que maintenant. »

C'est finalement Auguri, tourneur français de Glauque, qui leur tendra les oreilles et la main, hébergeant leur LP sur son label naissant. Les gens passent, le temps reste sort en cette rentrée des classes. Un premier album qui porte la signature du quatuor mais qui marque aussi un cap dans son évolution, que ce soit en termes de composition ou d'écriture. « La rupture, si rupture il y a, réside dans la finalité à l'heure de composer. Nous l'avions souvent fait dans l'urgence et toujours dans la perspective du live. Cette fois c'était pour un disque et on avait le temps. »

Autre différence majeure : une production à huit mains. À l'époque, seule la moitié des effectifs disposait des moyens techniques pour faire des prods. Cette fois, tous ont pu s'y coller, ce qui donne davantage de couleurs au disque. Une plume plus assumée et affirmée aussi, pour un résultat qui lorgne davantage vers la chanson. « En cela, pour nous, rien n'a changé. Le souci, c'est que le terme est connoté et utilisé pour désigner une forme de chanson française dans laquelle on ne se reconnaît pas... Mais, depuis nos débuts, cela a toujours été la meilleure manière de définir notre musique. »

Une direction qui se confirme au fil des mois et prend le pas sur les envies de rap des débuts, avec des piano-voix déjà sur Réécriture et plus encore aujourd'hui. Côté textes, Glauque – comme son nom l'indique –, ce n'est pas vraiment le pays de Candy. Ici encore, la plume se noircit et la danse des mots est macabre, entre deuil et désillusion. « L'âge joue beaucoup à ce niveau-là, explique Louis. Quand j'ai écrit Robot, j'avais 18 ans. J'en ai 25 aujourd'hui et dans l'intervalle on évolue beaucoup. De plus, pendant le confinement, j'écrivais dans mon coin, on était un peu esseulé, et cela se ressent. Après, cela correspond au groupe aussi, on n'a jamais eu comme projet de faire de l'afrotrap (rires). La musique que l'on fait va de pair avec les thèmes. »

Celui du deuil est très présent, mais ne renvoie pas forcément à la mort d'un proche et appelle à d'autres lectures. « C'est quelque chose que nous avons chacun expérimenté à un moment de notre vie et qui concerne tout le monde. Il ne s'agit pas forcément ici de la perte d'un être cher mais de toute perte, de tous ces petits deuils plus ou moins longs avec lesquels on doit composer... Au final, c'est plutôt un rapport au temps. »

Enfin, visuellement l'expérimentation se poursuit également, autant au niveau des images que des clips vidéo (Plan large, Noir et le plus récent Pas le choix), et c'est Baptiste qui mène la danse dans ce rayon. Un côté DIY jadis imposé par le financier devenu essentiel au fil des années dans l'identité de Glauque. Et dont il nous tarde de découvrir la déclinaison sur scène.



©MATTIAS LAUNOIS

album

autres-projets-divers

La Jungle

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

En expansion, La Jungle étend son territoire vers de nouveaux horizons. Au-delà d'un sixième album studio agencé aux côtés de figures de l'art brut, le duo montois fait son cinéma, collabore avec une fanfare mais aussi avec des ados handicapés et quelques adultes complètement perchés. Plus on est de fous, plus on rit !

Jamais contraire à l'idée d'aller jouer un petit concert, La Jungle enfile volontiers les kilomètres pour répondre à l'invitation des équipes de programmation d'ici et d'ailleurs. Cet été, le duo montois a notamment secoué le cocotier de quelques festivals à l'étranger. À commencer par le Paléo, le plus grand festival en plein air de Suisse, mais aussi le Festival Bobital, en Bretagne. « Là-bas, nous étions programmés le même jour qu'Angèle, Roméo Elvis ou Tiakola », détaille le batteur Rémy Venant, alias Roxie, moitié de La Jungle. « Nous avons joué après Angèle. Le public était super chaud. Comme quoi, à force de tourner, d'enfoncer le clou, les gens commencent à capter qu'il y a un groupe belge qui s'appelle La Jungle... Ça fait plaisir ! D'autant que nous ne passons quasiment jamais à la radio. Mais via la scène, notre nom circule et s'impose désormais à l'affiche de manifestations réputées "grand public". » Plutôt coutumier des bons plans DIY, des salles du réseau alternatif et des concerts joués dans des brasseries branchées fleurs de houblon et gros son, La Jungle promène à présent sa science de la transe noise-rock dans des événements aussi populaires que Couleur Café ou Esperanzah!

Avec plus d'une trentaine de dates prévues d'ici la fin de l'année, le duo poursuit sur sa lancée. C'est que le groupe entretient un rapport instinctif, quasi vital, à la scène. Un lien qui, en mars 2020, cède pourtant sous la pression d'un virus extrêmement virulent... Chez La Jungle, la crise sanitaire se mue rapidement en crise de nerfs. « Pour nous, une vie sans concert, c'est la sanction ultime », assure le guitariste Mathieu Flasse, alias Jim, grand blond connu pour ses sauts de cabri depuis les amplis. « Pour éviter de devenir fou, nous avons trouvé des occupations. » La première prend la forme d'une session d'enregistrement qui donnera naissance à *Ephemeral Feast*, album publié au printemps 2022. « Notre deuxième chantier était *Transe Wallonie Express*, un film consacré à une petite tournée wallonne, montée en plein confinement. À l'époque, ce docu était un alibi : un prétexte officiel pour rejouer des concerts. » Mêlant images d'archive sur la vie sociale en Wallonie et instants de communion entre La Jungle et son public, le court-métrage réalisé par Florian Vallée s'est dévoilé cet été, en avant-première, au Festival du Cinéma Belge en Garrigue.

Art brut do décoffrage

La Jungle profite également du confinement pour développer des liens étroits avec Art et Marges Musée, une institution bruxelloise spécialisée dans l'art outsider (ou art brut) qui, à travers ses expos, questionne l'art et ses frontières. « Cette collaboration est arrivée par l'intermédiaire d'une amie montoise, Coline De Reymaeker, l'actuelle directrice d'Art et Marges Musée. Nous nous sommes lancés là-dedans sans a priori. Juste pour voir s'il était possible de rapprocher notre musique de l'art brut. À l'arrivée, cela a donné naissance à un nouveau disque... »

Avec l'aide du musée, La Jungle rassemble alors dix noms d'artistes autodidactes. « L'idée était d'établir un dialogue, une relation d'échange, avec ces personnes, généralement porteuses d'un handicap mental. Chaque rencontre nous a inspiré un morceau. Une fois enregistré, nous le faisons écouter à la personne concernée pour qu'elle puisse, à son tour, délivrer une œuvre graphique inspirée par notre musique. » Le groupe rend d'abord visite à André Robillard à Orléans, puis à Inès Reddah et Hideki Oki au Créahm, à Ixelles. Le duo rencontre ensuite François Peeters à la Pomme-raie de Quevaucamps, mais aussi Lien Anckaert à Harelbeke ou Samuel Trenquier dans son atelier d'Anderlecht. Perturbée par les contraintes sanitaires, l'entreprise des deux musiciens se prolonge grâce à des correspondances à distance avec des artistes issus du Centre Reine Fabiola (Neufvilles), de Zone-art (Verviers) ou de La S Grand Atelier, à Vielsalm.

Singes on liborté

Cette « partie de ping-pong » avec les artisans de l'art outsider s'étale dans la durée. « À l'exception du format, carré comme une pochette de disque, nous n'avons imposé aucune contrainte de temps à nos

« Après cinq albums à deux, il faut trouver des moyens d'esquiver la monotonie... »

La Jungle

collaborateurs, souligne Mathieu Flasse. Certains nous proposaient une peinture en quelques heures, d'autres prenaient des jours, voire des semaines, pour finaliser un dessin... Tous les visuels qui ont émergé de ce long processus se trouvent à présent dans le livret qui accompagne la sortie de *Blurry Landscapes*, notre sixième album studio. »

Proche de l'art brut dans son rapport instantané à la création, *Blurry Landscapes* répond à un imaginaire débridé, à un laisser-aller libérateur. Créés dans une relation privilégiée à la différence, les onze morceaux de l'album cassent les codes du math-rock épileptique habituellement servi par La Jungle. Ici, arythmies et envolées planantes donnent lieu à de véritables moments d'apaisement. Plusieurs pages atmosphériques dessinent ainsi des aires de repos au milieu des cavalcades technoïdes orchestrées par le duo.

L'autre particularité de ce disque est visuelle. Là où les précédents albums de La Jungle répondaient à une esthétique uniformisée par l'illustrateur américain Gideon Chase, la pochette de *Blurry Landscapes* (d)étonne. « Notre choix s'est porté sur l'une des œuvres réalisées au cours du processus créatif. Nous avons choisi le dessin réalisé par Hideki Oki. On y voit deux singes. Ils symbolisent la dualité de La Jungle. On peut aussi y voir une allusion à nos origines montoises (en référence au petit singe de la Grand Place, à Mons - ndlr). Nous retravaillerons certainement avec Gideon dans le futur. Mais comme sa démarche n'est nullement liée à l'art brut, ça n'avait aucun sens de faire appel à ses services. »

La paix du bon ménage

Le nouvel album de La Jungle fait aussi écho à un épisode remarquable, aperçu l'an dernier, à Esch-sur-Alzette, lors des festivités organisées dans le cadre de la capitale européenne de la culture. À cette occasion, le duo belge s'était associé au collectif parisien Brut Pop pour monter un spectacle avec des adolescents porteurs d'une déficience mentale. « Ce projet n'a aucun lien direct avec *Blurry Landscapes*, affirme Rémy Venant. Il s'agit d'une initiative née dans l'après-Covid, grâce au soutien de la Kulturfabrik, à Esch-sur-Alzette. Cette expérience collaborative se prolongera bientôt en studio. Nous tenons vraiment à enregistrer un disque avec les ados et partir en tournée avec eux. »

Reste que la connexion établie avec l'art brut offre aujourd'hui de nouvelles pistes de réflexion au duo. « C'est surtout qu'après cinq

albums à deux, il faut trouver des moyens d'esquiver la monotonie... La Jungle occupe l'essentiel de notre temps. Mais depuis peu, nous avons aussi un projet collaboratif avec Spaguetta Orghasmond, le groupe le plus déjanté de Charleroi. Et puis, il y a JunKz, un orchestre qui célèbre notre rencontre avec la fanfare KermesZ à l'Est. Ces projets parallèles nous permettent de réguler notre relation en duo. » Mais ce foisonnement créatif déroule inévitablement un tapis de questions. « La fatigue ? La santé mentale ? C'est un peu délicat à gérer, confie le batteur. D'autant que nous avons aussi des vies de famille... Pourtant, nous n'avons aucune raison de nous plaindre. Nous sommes les seuls responsables de la situation. Personne ne nous force à mener quatre projets de front. »

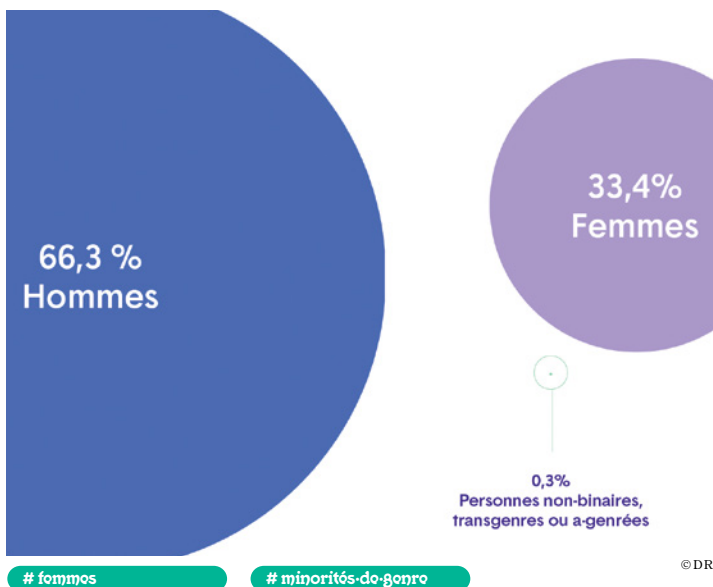
Dans sa tentative de diversification, La Jungle mise néanmoins sur une constante : s'entourer de joyeux lurons. « La réalité, c'est qu'on ne choisit pas les gens avec lesquels on travaille. Ils nous tombent dessus !, s'amuse le guitariste. Rien n'est prémédité. La naissance de JunKz, par exemple, c'est un coup du sort. Les mecs de KermesZ à l'Est jouaient un concert dans mon village. Un orage a éclaté et ils se sont retrouvés dans mon salon. Finalement, j'ai allumé un barbecue et ils sont restés une semaine à la maison... Avant ça, on ne les connaissait pas. On ne s'était jamais dit qu'on monterait un groupe avec une fanfare. D'ailleurs, JunKz est vraiment parti d'un délire. Au début, on s'était mis en tête de reprendre la BO que Vladimir Cosma avait enregistrée pour le film *La Chèvre*. Ça résume bien notre méthode de travail : on laisse venir et les choses se font... »

Dans le mouvement, La Jungle entrevoit déjà son futur : « Nous allons préparer l'enregistrement d'un nouvel album avec des morceaux profilés pour la scène. Fini les introductions, les interludes et les morceaux planants. On voulait se faire plaisir. On l'a fait. Maintenant, on passe à autre chose. » Toujours plus vite, encore plus fort.

La Jungle *Blurry Landscapes*

Black Bassett Records / Rockerill Records
À Tant Rêver du Roi Records





©DR

La dernière étude SCIVIAS

TEXTE : LOUISE HERMANT

Dans son étude parue en juin, SCIVIAS se penche sur la parité dans les festivals. Il faudra encore un peu de patience...

Dans son dernier rapport, Scivias analyse la présence de femmes et minorités de genre au sein des programmations 2023 de 36 festivals en Fédération Wallonie-Bruxelles, de Dour à LaSemo, en passant par le festival d'Art de Huy et Les Francofolies de Spa. Les bonnes nouvelles pour commencer : la plateforme note une amélioration avec 33,4% de femmes programmées, contre 22% l'année dernière, sur un échantillon plus restreint.

Certains événements sauvent la mise avec une affiche paritaire : Francofaune (55,6%), Esperanzah! (54%) ou la Fête de la Musique - Bruxelles (51%). Sur la mainstage des Ardentes défilent Hamza, Kendrick Lamar, Luidji, Travis Scott, Kaaris ou encore J Balvin. Pour trouver des artistes femmes ou personnes minorisées de genre, il vaut mieux être là en début d'après-midi, arpenter les plus petites scènes et se montrer à l'affût : elles sont seulement 46 pour 158 hommes. Soit environ 30%. Lors de l'édition précédente, le festival liégeois était déjà pointé du doigt pour son manque de diversité.

Scivias rappelle que donner davantage de place aux femmes et personnes minorisées de genre sur scène permet d'avoir un « réel impact sur l'ensemble des représentations artistiques », et ce, surtout lorsque le seuil de 33% est atteint. Certains chiffres se montrent encore plus interpellants : seulement 2,8% de femmes et personnes minorisées de genre au Dinant Jazz et 3,1% au Durbuy Rock. Pour Scivias, ce constat démontre « l'immense enjeu d'agir activement et urgemment pour une représentation plus égalitaire des scènes rock et jazz notamment ». Les choses bougent, mais doucement. Trop doucement. La sensibilisation, les interpellations et les attentes du public parviennent à influencer sur les programmations mais de manière minime. L'une des sources du problème réside dans la composition des équipes des festivals. Les line-up sont établis en très grande majorité par des hommes : 74% selon Scivias. Diversifier davantage les équipes de programmation permettrait d'apporter d'autres visions, sensibilités et réalités.



©DR

FACIR, dix ans de lobbying

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

FACIR (la Fédération des Auteurs·rices, Compositeurs·rices et Interprètes Réuni·es), est née il y a tout juste dix ans.

« À l'époque, dit son coordinateur Fabian Hidalgo, le cabinet de Fadila Laanan avait annoncé des coupes budgétaires dans les arts de la scène. Il y a eu une forte mobilisation et cela a poussé le gouvernement à revenir sur sa décision. Mais dans ce mouvement, les musiciens se sont retrouvés sans porte-voix et, en voyant comment fonctionnait le secteur du théâtre, très structuré, ils ont décidé de se fédérer. »

La mission que s'est donnée FACIR est « d'agir sur les politiques culturelles qui nous concernent en premier plan en ayant une voix commune ». Aujourd'hui, la fédération représente plus de 800 musicien·nes. Les combats menés sont divers : obtenir une juste rémunération ; une meilleure représentativité des artistes locaux dans les médias locaux ; imposer aux plateformes de streaming de reverser une partie de leurs bénéfices dans la création locale ; ou encore être à la table des négociations quand il s'agit de réformer le statut d'artiste. « On travaille sur cette question depuis dix ans, dit Fabian Hidalgo.

C'était logique qu'on participe aux discussions. »

Car si à ses débuts, FACIR devait mettre un pied dans la porte pour se faire entendre, aujourd'hui, les instances politiques les sollicitent dès qu'un sujet touche aux musiciens. La crise du Covid, où tout était décidé au fédéral, a en effet poussé FACIR à se rapprocher d'autres fédérations du secteur culturel, ce qui lui donne plus de poids, mais aussi de se faire connaître à d'autres niveaux de pouvoir.

Et les résultats sont tangibles : au fil des années, les quotas de diffusion des artistes F'WB sur les radios de la RTBF augmentent. Plus récemment, en transposant la directive européenne DSM dans le droit national, la Belgique a été un cran plus loin en exigeant un droit à la rémunération pour les interprètes par les plateformes de streaming et de partage de contenus. L'affaire est aujourd'hui au niveau de la cour constitutionnelle mais si ça passe, cette décision pourrait influencer tous les pays d'Europe pour une plus juste rémunération des musicien·nes.



©ADÈLE BOTERF

rap

EP

SMR

TEXTE : NICOLAS CAPART

Repéré par son parcours, révélé dans l'émission Nouvelle École, SMR publiait *Contresens* cet été.

SMR, pour Samir, 29 printemps, voit le jour du côté de Mulhouse et pousse dans la cité des Coteaux auprès de sa mère. Il a 12 ans quand il se met au diapason rap français. Mais avant de connaître les joies du studio, le jeune garçon travaille pour faciliter la vie à la maison. « Notamment dans une usine de plasturgie, chaque été pendant 7 ans. On y fabriquait des bouchons en plastique pour l'industrie automobile. Ça m'a marqué, j'en parle dans plusieurs morceaux. » Après un bac scientifique, Samir se lance dans des études de graphisme, histoire d'exercer sa passion pour le dessin et l'illustration. Mais très vite la musique va reprendre ses droits. En 2013, il commence à fréquenter les "open mic", fait ses premiers pas sur scène et remporte une compétition d'impro qui le mène à Paris et lui ouvre des portes. « J'ai rencontré d'autres rappeurs et monté un groupe, *Sphère Primaire*. On a sorti un EP et enchaîné pas mal de concerts. » Ses études le mènent alors vers le plat pays où il passe un temps sur les bancs de l'ERG. « J'ai tout de suite adoré, l'émulation culturelle,

les gens... » À tel point qu'il vit à Bruxelles aujourd'hui. « C'était en 2017 et cela coïncidait avec l'explosion du rap en Belgique. » Une atmosphère propice au développement de son projet. Après avoir enchaîné avec un second groupe (Odyssey le temps de 3 EP), Samir devient SMR et se lance en solitaire.

Il publie *Jeu d'enfant*, sans trop de scène à cause de la crise sanitaire. Tout cela a fini par mettre SMR sur les radars de Netflix. « L'équipe de Nouvelle École m'a contacté directement. C'était juste avant la diffusion de la première saison, je ne savais pas à quoi m'attendre. Mais je connaissais Ben PLG qui y participait. Je l'ai appelé pour avoir son ressenti. Il s'était fait éliminer tôt dans le concours mais était parvenu à se servir intelligemment de son passage. Je me suis dit que je n'avais rien à perdre. » Si l'issue fut assez rapide pour lui aussi, SMR s'offre un bon coup de promo et la motivation nécessaire pour boucler son nouveau projet, *Contresens*, publié en mai. Six titres au détour desquels le lauréat du dernier tremplin FrancoFaune, sort ses plus belles cartes. Il s'y produira en octobre, accompagné d'une batterie et d'un clavier.



© DR

spectacle

jouvo-public

Madame Vitesse

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Le dépassement de soi se confond avec une quête absurde du dépassement de "likes" : c'est ce cercle vicieux qu'aborde Madame Vitesse à l'attention des enfants à partir de 8 ans.

L'accélération est devenue une injonction quotidienne. Il "faut" : aller vite, être vif, énergique et l'afficher sur les réseaux pour susciter l'admiration et se sentir validé par le regard des autres. Partant de l'histoire de Clärenore Stinnes, une jeune aventurière allemande des années 20 qui a réalisé le premier tour du monde en voiture, le parallèle avec les réseaux sociaux s'est rapidement imposé pour actualiser le propos d'une « énergie qui pousse vers l'avant ». Le personnage de Vivi, interprété par Joëlle Charlier, baigne dans la frénésie contemporaine et décide de suivre les pas de son idole Clärenore dont elle admire la détermination, l'indépendance et la force de travail. Elle désire dépasser son exploit, battre tous les records de vitesse, mais surtout... épater la galerie virtuelle des "followers". À ses côtés, le compagnon de route Paul Patience (le pianiste Wouter Vande Ginste) enjoint Vivi à lâcher prise et profiter du voyage, ce qui devient vite inévitable car ses défis et échéances génèrent un stress qui contrastent de plus

en plus avec la joie simulée sur les réseaux. Les imprévus se multiplient et ne laissent qu'une possibilité : ralentir.

L'écriture d'Hélène Bracke est complétée par celle de Joëlle Charlier qui signe la version francophone du texte. Sur scène, la chanteuse se plaît à allier ressorts comiques, théâtre et musique dans ce scénario qui suit fidèlement Clärenore dans un périple qui appelle naturellement la musique du monde. Sonorités d'Afrique du Nord, Asie, Amérique rythment l'histoire, mais aussi mélodies de Kurt Weil, Mercedes Sosa, improvisations aux parfums asiatiques ou hawaïens... Quant au bolide, c'est un ingénieux piano préparé qui exploite l'instrument dans ses plus folles possibilités folkloriques et percussives.

Enfin, le décor visuel (par Gertjan Biasino) dévoile des images du film réalisé pendant le voyage de Clärenore. Des extraits sont intégrés au rythme de la musique. On peut aussi méditer sur sa perspective historique car, au moment du départ, le cinéma était encore muet. Au retour, il était devenu parlant...



©MAËL G. LAGADEC

album

more-than-jazz

Melanie De Biasio

INTERVIEW : DOMINIQUE SIMONET

Après s'être donnée corps et âme à l'Alba, maison d'accueil d'artistes qu'elle a créée dans sa ville natale, Charleroi, Melanie De Biasio a voulu se dégager de ce qui était devenu un carcan. Pour ce qui allait devenir *Il Viaggio*, son quatrième et surprenant album, la musicienne est revenue aux sources italiennes et familiales, avant de faire un crochet par la région de Woodstock, dans la vallée de l'Hudson, qui fut longtemps le refuge des artistes échappés de New York. Un "viaggio" auquel elle nous convie.

Il *Viaggio* ne laisse planer aucun doute sur la genèse et la finalité du quatrième album de Melanie De Biasio : « *Le disque est un voyage, dit-elle sans ambages, l'idée est de prendre la route et de se laisser porter. C'est une musique d'horizons. Je suis là sans être là, moins là, mais je suis toujours là* ».

L'album est le résultat d'un voyage en plusieurs étapes, entrepris alors qu'elle était devenue sédentaire, par nécessité, en se lançant dans un chantier de taille : la rénovation de la maison de maître, 24 boulevard Jules Audent à Charleroi, pour en faire l'Alba, "maison des talents partagés" accueillant les artistes. (voir *Larsen*°39, – ndlr)

Ce projet, Melanie De Biasio l'a littéralement porté à bout de bras, devenant cheffe d'un gigantesque chantier, loin de son métier de musicienne. Certes, elle était entourée de nombreux intervenants mais elle s'est sentie « *seule malgré tout* », seule à décider, à « *inspirer les équipes* ». « *On n'est pas un surhomme, soupire-t-elle. Être conducteur de chantier, c'est un métier, et pas le mien* ».

Retrouvailles avec soi

« *Il était temps que je me retrouve* », souffle-t-elle, une situation qu'il lustre sa chanson *Me Ricordo di Te* : « *Non voglio qualcosa di nuovo, ma solo ricordarmi che sempre e stato* ».¹

Le déclencheur fut le festival Europalia qui, en 2021, choisit pour thème "Trains et voies". Dans ce cadre ferroviaire, le festival pluridisciplinaire passa commande à Melanie d'une pièce musicale évoquant l'immigration italienne au siècle passé. De cette immigration dont elle se dit le produit, par son père. Son sang italien n'a fait qu'un tour : direction Lettomanoppello, dans les Abruzzes, un village haut perché à flanc de montagne d'où sont descendus de nombreux hommes pour plonger au fin fond des dangereuses et néfastes mines de charbon du Borinage.

« *L'inspiration naît dans une urgence, l'urgence de partir, et avec peu : un sac à dos, mon petit studio portable, et aller retrouver les éléments qu'un enfant retient, les galets, l'eau, les oiseaux, la nature.* » De là est né le titre *Lay your ear to the rail*, d'abord présenté dans le cadre d'Europalia, et qui ouvre *Il Viaggio*. Coller son oreille au rail, ça fait tout de suite penser à l'imaginaire de l'ouest américain et à Lucky Luke, lorsque garçons vachers, Indiens ou soldats bleus se penchent sur la voie pour estimer l'approche d'un convoi ferroviaire.

« *Comme quand un enfant joue aux cowboys et aux Indiens* », confirme la musicienne. Dans la chanson, il est question de poser non seulement ses oreilles sur le rail, mais également ses rêves, son désir, « *la vie, parce que ça peut s'arrêter n'importe quand* ». « *Tous les messages sont assez doux et subliminaux, dans le sens qu'on prend ou on ne prend pas. Quand on berce un enfant, on répète souvent le message mais sans insister, au fond. Et moi, j'avais besoin d'entendre ça.* »

De Lettomanoppello à Marcinello et retour

Dans *Lay your ears to the rail*, on entend également une voix, venue du fond des âges – ou plutôt de la mine – évoquant Marcinelle. À Lettomanoppello, Melanie rendait visite à un tailleur de pierre du pays, la maïella, du nom de la montagne d'où elle provient. Curieusement, en sortant un peu épuisée du chantier de l'Alba, elle avait envie de capter le son de la machine coupant la pierre, avec toutes les difficultés techniques que cela représente, lorsqu'elle entendit, derrière elle, la voix de Cicco Pepe. Cicco qui travailla dans les mines boraines avant de retourner au pays.

Déjà que, dans le village, elle étonnait, « *cette fille seule avec son micro et cet appareil en forme de boîte. Il faut prendre le temps avec les gens. La semaine suivante, au café, on a fait quelques photos avec le Rollei flex 6x6 que le Musée de la photographie m'avait prêté, on s'est assis, on a bu un petit vin blanc et j'ai pu enregistrer Cicco Pepe. Il y a toute l'humanité dans sa voix* ». Début août de cette année, elle est retournée là-bas pour présenter son travail à Cicco, au barman et aux gens du village, un moment « *tellement beau* ».

Au nord de Lettomanoppello, le sanctuaire dell'Iconicella a été le lieu de captation des paysages sonores de *Chiesa*. Rien de religieux là où il est plutôt question d'une « *célébration* » : « *Je comprends*



Sur la route...

©MAËL G. LAGADEC

pourquoi une église a été posée-là, juste pour ces vibrations, et on en envie d'en pousser la porte», explique la musicienne, capteuse d'ondes pour l'occasion. « Cette vibration me porte bien, elle est tout et son contraire à la fois. Elle n'est pas réduite à son côté pur ou sage. Il y a en même temps Ève et Lilith la louve. Cela peut s'autoriser dans la foi, ce que l'humain est et n'est pas encore. »

Un voyage on appello d'autres

« Ce premier voyage a été tellement inspirant que je l'ai poursuivi », explique la musicienne. D'abord dans les Dolomites, à Montereale Valcellina, village dont sa famille est originaire et où, enfant, elle venait passer ses vacances. À sa grand-mère, dont elle a retrouvé la maison, elle dédie *Nonnarina*, chanson baignée de doux souvenirs, la première que Melanie chante en langue italienne.

Il *Viaggio* s'est ensuite poursuivi aux États-Unis, dans les Catskills, monts situés dans la vallée de l'Hudson. « Aux États-Unis, je me suis émancipée, je me suis donné la possibilité d'aller vers d'autres horizons, et d'aller pousser d'autres portes. C'est aussi ma force. » À Boiceville se trouvent les Sun Mountain Studios de David Baron. Son père, Aaron Baron, a arpenté l'Amérique dans un van transformé en studio 8 ou 16 pistes, studio mobile avec lequel le groupe The Band a enregistré *Stage Fright*, son troisième album, au Playhouse de Woodstock, au printemps 1970. « Il était un pionnier avec son camion, il allait enregistrer du blues et du folk dans le Delta du Mississippi. »

Garder la tension

À partir d'enregistrements de sons pris à l'aube, dans la montagne italienne, Melanie souhaitait réaliser une improvisation collective. Aux chants des oiseaux et aux aboiements de chiens sont venus s'ajouter des percussions diverses, voix, claviers, ainsi que le violoncelle de Rubin Kodheli. « Il y a un moment où on ne sait pas où l'on va mais on y va. Et, en même temps, il faut garder cette tension. À la fin, lorsque le silence revient, on se dit : "Il s'est passé quelque chose" ». Ce quelque chose, c'est *The Chaos Azure*, impro d'une bonne vingtaine de minutes occupant toute une face de l'album en version 33 tours.

Durant cette période, Melanie logea à Woodstock, « à côté de la villa de Jimi Hendrix, située à une centaine de kilomètres de Bethel, où eut lieu le mythique festival. Woodstock a toujours attiré les artistes de tout poil depuis le début du 20^e siècle. Parmi ses résidents célèbres, Bob Dylan et le groupe The Band – ensemble, ils enregistrèrent les très fameuses *Basement Tapes* –, Van Morrison, Richie Havens, Paul Butterfield... »

« Aujourd'hui, Woodstock n'existe plus, observe la musicienne. Comment dire ? C'est Disneyland. Mais je comprends tous ceux qui sont venus là, dans les Catskills où il y a beaucoup de bois et beaucoup d'eau. Même en hiver, c'est bouillonnant de vie. Les artistes y sont venus pour se poser, se reposer, chercher l'inspiration. »

Un jour, un train

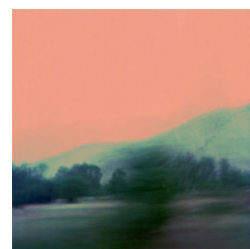
« Je dois partir dans dix minutes pour déposer mon père à la gare », annonce Mélanie. Encore une histoire de train à prendre sur des voies qui mènent ailleurs ou à soi. Des expériences qui ont mené à *Il Viaggio*, la musicienne sort transformée : « Il y a eu plein d'histoires chouettes dans ce voyage », sourit-elle. Sa voix en a profité pour évoluer en s'approfondissant : « La voix, elle prend le sens de la vie. Est-ce mieux ou moins bien ? » Elle fait partie du voyage. « J'avais besoin de la route à travers les yeux d'enfant, de cette fraîcheur chahutée par le chantier, la poussière. Ce voyage m'a ramenée à l'essence. Même si ce n'est pas nécessairement là où les gens m'attendent... »

¹ Je ne veux pas de quelque chose de nouveau, je veux me souvenir de ce qui a toujours été.

Melanie De Biasio

Il Viaggio

[PIAS]





Julien Brocal, Camille Thomas et le Stradivarius Feuermann

triple-album

piano-violon

©CYRIL TACK

The Chopin Project

INTERVIEW : VANESSA FANTINEL

Chopin et Franchomme, piano et violoncelle : ce beau coffret sublime l'histoire d'une amitié que l'amour de la musique nourrissait de ses plus beaux atours. Au programme : des arrangements de Franchomme, mais aussi de Glazounov, Taneyev, Maïsky et Camille Thomas elle-même. La trilogie fait aussi la fête à ses amitiés musicales en rassemblant 4 générations de violoncellistes, et caresse la frontière des genres avec, en pépète, ce qui est devenu l'ultime enregistrement de Jane Birkin : un arrangement original de *Jane B.*, écrite par Gainsbourg d'après le *prélude op. 28 n°4...* de Chopin.

Comment est né ce colossal projet ?

Camille Thomas : Tout a commencé en 2019. Je pourrais dire : le jour où je suis allée à Tokyo pour emmener le violoncelle qui m'a été prêté, le Stradivarius Feuermann. Sur le chemin du retour, en faisant une simple recherche, j'ai appris qu'il avait été joué par Auguste Franchomme, le meilleur ami de Chopin. C'est là que l'idée est née de faire quelque chose autour d'eux avec cet instrument. Ça me paraissait une évidence, autour de la sonate op. 65 d'abord, que Chopin a dédiée à Franchomme.

Julien Brocal : Au début il n'était pas question d'un triple disque, Camille m'a d'abord proposé de jouer la sonate, qu'on interprétait déjà beaucoup en concert, et quelques transcriptions de "nocturnes". Le projet a évolué au cours de ses recherches. Camille a trouvé des manuscrits, des choses inédites et des œuvres de Franchomme. Le projet est vite devenu monumental, avec l'ambition de jouer toute la musique écrite de Chopin pour violoncelle et piano, et deux autres œuvres assez méconnues de ce répertoire, qui sont terriblement difficiles pour le piano, extrêmement virtuoses.

C'est intimidant d'aborder une musique aussi connue, interprétée, enregistrée ?

J.B. C'est pour ça que j'ai d'abord bien réfléchi avant d'accepter (*rires*). Mais il faut aller du côté du récit. Ce qui différencie ce projet d'un autre, c'est qu'une histoire se raconte au fil des pages. On ne se confronte pas à un monument, on le chérit et on le met en valeur. C'est l'histoire d'un instrument unique qui a certainement connu Chopin et joué avec lui. C'est plus enthousiasmant qu'intimidant. C'est aussi très émouvant de jouer dans ce contexte et, en abordant les choses sous l'angle de la simplicité, on peut faire sauter toutes les barrières mentales. Des choses inédites peuvent alors se passer, notamment le fait qu'on ait osé transcrire un mouvement du *1er concerto pour piano et orchestre*.

C.T. Ça peut être intimidant. Cette musique est tellement dans le cœur de chacun et les gens la connaissent parfois sans le savoir, mais c'est quelque chose qui me motive et qui décuple mon envie de partager, mon énergie. Ces musiques font partie de notre ADN, de nos souvenirs, ce sont des cadeaux presque divins qui rendent heureux. Leur donner un nouvel accès m'a procuré beaucoup de joie et d'envie, plus que de l'intimidation. Mais c'est vrai qu'à la sortie du coffret, j'ai lu quelque part que c'était un projet "audacieux" ... Je n'y avais jamais pensé avant (*rires*).
J.B. C'est colossal sur un plan commercial aussi. Pour un label, sortir un coffret de trois disques a certainement dû faire peur. Faire le grand écart et pousser l'audace jusqu'à inviter Jane Birkin était colossal aussi de la part de Camille, quand on voit aujourd'hui à quel point tous les mondes sont segmentés. Ce projet dépasse tout ça et embrasse le monde du beau jusqu'à notre époque actuelle.

Il y a beaucoup de collaborations dans ce coffret. C'était une évidence ?

C.T. Le violoncelle est un instrument très sociable : il peut jouer la voix solo mais aussi la basse... c'est vraiment un instrument qui rassemble. C'est aussi ce que j'ai adoré dans ce projet : il y a onze invité-es sur le disque, et l'invité principal est Julien mais j'ai eu la chance d'être entourée par beaucoup d'autres. Le point de départ était l'amitié entre Chopin et Franchomme et ce qu'elle a créé de beau et d'éternel. Ça m'a paru évident d'inviter mes "vrais" amis, de ne pas faire de "mariages arrangés" dans les collaborations. Travailler avec Jane Birkin était un honneur aussi, je suis tellement heureuse qu'on ait pu lui rendre cet hommage. L'enregistrement de *Jane B.* a été fait avec beaucoup d'amour et de respect entre nos différents mondes. Toute l'aventure a été une vraie rencontre de générations et de répertoires.

J.B. Chopin parlait de sa main gauche comme étant "le maître de chapelle". C'est la main gauche qui apporte le phrasé, le rythme, encourage le chant, et son souhait était justement d'entendre ce chant de la main droite au violoncelle. Quoi de mieux pour

moi que de me mettre au service de ce souhait ! C'était un travail passionnant et j'étais ravi que Camille me le propose, c'était une vraie redécouverte. Elle voulait que ce triple disque soit la quintessence de ses amitiés musicales puisque le disque représente l'amitié entre Chopin et Franchomme, d'où le désir d'y inclure ses professeurs de violoncelle et ses amis pianistes. J'aime cette collaboration parce qu'elle apporte aussi énormément sur le plan humain.

Un moment marquant pendant l'enregistrement ?

C.T. Le concerto ! On écoutait le 2^e mouvement du 1^{er} concerto avec Julien, après une session d'enregistrement (comme si on n'avait pas eu assez de Chopin dans la journée !) et d'un coup il me dit « Tu imagines comme ce serait beau au violoncelle ? ». À moi qui pensais déjà avoir piqué toute la musique aux pianistes (rires). Mais il avait raison, cette mélodie était sublime et je n'aurais jamais osé assumer l'idée si elle ne venait pas d'un pianiste que je respecte autant. En studio, ça a donné lieu à une écoute mutuelle avec les autres musiciens présents et l'ingénieur du son. C'est toujours très excitant pour des musiciens classiques de réinventer quelque chose au départ de pièces connues. On sentait aussi que ça restait dans l'esprit de Chopin, qu'on n'était pas en train de le massacrer mais de faire quelque chose qui lui aurait fait plaisir. C'est aussi comme une consécration de notre amitié avec Julien parce qu'on a réussi à accomplir quelque chose en très peu de temps, qui demandait une confiance et une connaissance de l'autre absolues. Je crois que le résultat de cette transcription ne pouvait venir que de beaucoup d'amour (rires).

J.B. J'avais déjà enregistré un live de ce concerto et j'ai rencontré Maria Joao Pires grâce à lui. C'est un peu ma patte de lapin (rires). C'est une des mélodies les plus extraordinaires que Chopin ait écrites, et quand j'ai proposé à Camille de l'accompagner, elle a surenchéri en proposant d'autres moments où c'est elle qui m'accompagnerait. On intégrait la démarche qu'ont eue Chopin et Franchomme ! Ensuite, avec Lucas Debarque et Julien Libeer qui étaient présents pendant la session, c'est presque devenu une écriture collective, c'était assez merveilleux.

Y aurait-il eu un disque sans ce fameux violoncelle ?

C.T. Peut-être... Sûrement ! (rires) Parce que j'ai une affection particulière pour Chopin à travers sa sonate pour violoncelle et piano. C'est la première œuvre que j'ai jouée en concert, j'ai donc un rapport très intime avec elle. Et transcrire son œuvre de piano était un rêve, mais je n'aurais pas osé le faire si Franchomme ne l'avait pas fait. Ça se faisait beaucoup à l'époque et ça m'a libérée de voir à quel point Franchomme ne s'est pas privé. Il a aussi réalisé des transcriptions pour quatre violoncelles qui donnent une dimension complètement différente, j'ai tout à coup entendu cette musique comme un hommage à la voix, au chant, que Chopin a toujours adoré et qui était son inspiration première. Et puis, évidemment, un hommage au violoncelle.

Camille Thomas The Chopin Project: Trilogy

Deutsche Grammophon



trio

kafka

© DR

Odradek

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Un trio alto, clarinette et piano ? Le défi de Maxime Desert, Benjamin Maneyrol et Stéphane Ginsburgh dans une formation inhabituelle et trop peu explorée.

On ne présente plus l'altiste Maxime Desert, le clarinettiste Benjamin Maneyrol et le pianiste Stéphane Ginsburgh, aux carrières bien établies en Belgique et à l'étranger dans des répertoires aussi variés que très actuels. Les voici réunis au sein d'un nouveau trio, Odradek, ce qui a de quoi surprendre autant que réjouir. Il s'agit en effet d'une formation inhabituelle car la clarinette et l'alto ont des tessitures assez proches. « Cela explique sans doute pourquoi, souligne Stéphane Ginsburgh, le répertoire classique est très mince mais d'autant plus précieux que ce sont des œuvres phares des compositeurs qui les ont écrites. »

La plus connue est sans conteste le trio *Les Quilles* K.498, que Mozart aurait, dit la rumeur, composé après une partie de quilles un peu arrosée. Autres morceaux célèbres, les *Märchenerzählungen* op. 132 de Robert Schumann ainsi que, plus récent, l'hommage que lui rendit György Kurtág avec son op. 15. Kurtág qui fête cette année ses 97 ans...

Si le trio peut aussi compter sur quelques pièces signées par des compositeurs

actuels – Yann Robin, Jörg Widmann... –, son ambition n'en est pas moins d'élargir son répertoire par de nouvelles commandes. Mais pas forcément par des transcriptions. « On n'exclut rien bien sûr, admet Ginsburgh, car il existe des pièces qui sont transposables pour notre effectif, tels que les deux trios de Brahms. Je pense cependant que ce serait un détournement. Les compositeurs choisissent des instruments qui se complètent. Or le trio clarinette/alto/piano n'a pas été privilégié dans le passé. »

Place donc à la création, avec « de gros projets en chantier », mais à propos desquels le silence est encore de mise. « Après un an de gestation et quelques premiers concerts, nous n'avons pas envie de précipiter les choses mais d'asseoir tranquillement notre trio », ponctue sagement Ginsburgh. Qui lève cependant un coin du voile sur le nom de l'ensemble. « Odradek est au cœur d'une nouvelle de Kafka. Ce n'est ni un objet ni un homme, mais plutôt l'une de ces créations fantastiques comme Kafka les aimait. Un nom inspirant pour un nouveau répertoire, qui va nous emmener vers un espace inexploré et étrange ! »



Didier Lalogue en version symphonique

TEXTE : LOUISE HERMANT

Pour ses 30 ans de carrière, le célèbre accordéoniste belge réalise son rêve de gosse en revisitant son répertoire avec un orchestre. Et comme ce n'était pas assez, il revient aussi avec un nouveau projet, Dyad, avec lequel il s'apprête à sortir un nouvel album.

A 10 ans, on lui déconseille de continuer le piano et on lui recommande de se mettre plutôt au football. Ses professeurs estiment qu'il n'apprend pas assez vite, pas assez bien. La musique occupe une place importante dans la famille de Didier Laloy. L'abandon du solfège et de la pratique instrumentale s'apparente alors à un « drame » à la maison, où l'on écoute énormément de musique classique. Quelques années plus tard, il découvre l'accordéon diatonique par hasard, lors d'un concert de Marianne Uylebroeck à l'occasion d'une fête de quartier. Pour cet instrument-ci, pas besoin de théorie, tout s'apprend plutôt à l'oreille. « *Tout de suite, j'ai adoré cet instrument très physique. J'étais fasciné.* » Aujourd'hui, Didier Laloy compte pas moins de 200 albums à son actif, tourne activement dans le monde entier et s'impose comme l'une des figures du renouveau international de l'accordéon diatonique.

Pour célébrer ses 30 ans de carrière, sa maison de production, Zig Zag World, vient de réaliser son fantasme d'adolescent en lui proposant de revisiter son répertoire en version symphonique. L'occasion pour Didier Laloy de retoucher au monde classique, délaissé depuis son passage infructueux à l'académie. « *Lorsque j'ai arrêté le piano pour me mettre à l'accordéon, l'image du chef d'orchestre et des grandes scènes a très vite disparu. Je suis passé dans le monde des bals folk et des pubs irlandais, expose Didier Laloy. Mais cette vision du premier violon en costume est restée. J'ai fait une super carrière, j'ai joué avec plein de musiciens mais c'est vrai que ce petit truc-là me titillait toujours.* »

Des versions chaloupées

Sa discographie se voit confier à deux grands noms de la musique classique belge : Jean-Luc Fafchamps et Gwenaël Mario Grisi. Ils sont chargés de sélectionner les morceaux emblématiques de la carrière de Didier Laloy et de les arranger pour un orchestre symphonique. « *Il y a de plus en plus d'accordéons chromatiques qui rejoignent les orchestres mais très peu de diatoniques. C'était une vraie surprise pour moi et l'orchestre de parvenir à intégrer cet instrument dans cet univers.* »

Pour enregistrer ce nouveau projet, direction Cuba. La maison de disques locale Colibri se montre intéressée. Elle finance alors les sessions studios et la collaboration avec l'orchestre symphonique de La Havane. La pandémie les oblige à enregistrer à distance. La vraie rencontre se déroule lors de leur première date prévue dans la capitale cubaine. « *C'était magique. C'était mon rêve d'enfance d'aller serrer la main du premier violon!*, se réjouit le musicien. *En plus, c'est un orchestre incroyable, ils ont un niveau de dingue et un chaloupé que les musiciens classiques d'ici n'ont pas. Ils ont toutes cette culture de percussion que l'on retrouve moins dans la musique classique. Ma musique est très fortement basée sur des danses françaises, suédoises, irlandaises, bulgares... Eux, ils sont biberonnés à la danse. C'était tout de suite très plaisant de jouer avec eux.* »

Didier Laloy

« C'était mon rêve d'enfance d'aller serrer la main du premier violon ! »

Univers burtonien

Pour les dates belges prévues à l'automne, Didier Laloy sera accompagné d'un orchestre spécialement monté pour l'occasion avec 30 musiciens de l'Orchestre de Chambre de La Néthen, l'Ensemble Quartz et deux percussionnistes de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège. Une expérience qui s'annonce déjà particulière pour le musicien. « *Avec un orchestre, il faut prendre en compte l'ensemble et le chef. Dans les groupes, je suis souvent soliste, je mène donc un peu la danse. Là, je dois suivre le chef, bien que ce soit mes morceaux.* »

Ces nouveaux arrangements lui permettent également de redécouvrir ses compositions. Selon lui, elles sonnent désormais comme des musiques de films et se rapprochent de l'univers de Tim Burton. « *C'était un grand plaisir de voir mes chansons prendre un air fantasmagorique et grandiose.* » Au début de sa carrière, Didier Laloy a d'ailleurs tenté d'écrire pour le cinéma à plusieurs reprises. Mais l'accordéon coince. Les commanditaires le jugent trop ringard, trop poussiéreux.

Affronter une certaine condescendance

Depuis ses débuts, Didier Laloy se trouve régulièrement confronté aux stéréotypes vis-à-vis de son instrument. « *À l'époque, des artistes comme Renaud, Arno ou Cabrel ont fait du bien à l'instrument en l'intégrant dans leurs chansons. Malgré tout, l'accordéon reste considéré comme un "sous" instrument. Je me souviens d'un souper avec des amis qui me disaient qu'ils connaissent quelqu'un qui jouait de la flûte de pan dans la rue et que ce serait super qu'on se rencontre* », raconte le musicien, qui déplore cette vision condescendante.

Pour autant, l'artiste qui se rapproche de la cinquantaine ne se sent pas investi d'une mission de réhabilitation ni porte-drapeau de l'accordéon. « *J'ai cet instrument en main mais je n'ai pas l'impression d'être accordéoniste. Quand on m'appelle pour des sessions de studio, je suis toujours un peu mal à l'aise et je préfère renseigner d'autres musiciens.* » Il se perçoit avant tout comme un raconteur d'histoires, doté d'une énergie semblable à celle d'un guitariste électrique. « *J'aurais vraiment adoré être batteur ou guitariste. Je suis très content d'avoir des enfants qui se sont emparés de ces instruments ! On enregistre parfois ensemble. Ils ont réalisé mon fantasme !* »

Derrière son accordéon, Didier Laloy se transforme et sort de sa réserve naturelle. À ses débuts, déjà, l'instrument lui donne une certaine assurance. « *J'étais un petit garçon assez timide. Et là, tout à coup, j'arrivais dans un monde d'adultes, il y avait assez peu de jeunes qui jouaient de cet instrument. J'ai eu l'impression de commencer à exister grâce à ça.* » Sur scène, il se sent comédien. Plus qu'un concert, l'artiste veut proposer un spectacle incarné, vivant et, très souvent, collaboratif.

Trop is to voool

Depuis le début de sa carrière, l'artiste intègre et crée de nombreux projets aux styles musicaux variés. Avec Marc Malempré, Marka, Quentin Dujardin, Kathy Adam, Jean-Philippe Collard-Neven... Récemment, il fonde le groupe Duplex avec le violoniste Damien Chierici et prend un virage plus pop-rock. « *Ça m'a fait très plaisir de rejoindre ce projet avec des jeunes Liégeois. C'est très enrichissant de me retrouver avec une bande comme celle-là, complètement déjantée. Eux vont dormir à 5h du matin, moi je tiens jusque 1h maximum. J'essaie de les ramener mais ça ne marche pas !* » Pour le moment, il revisite également Nirvana avec Manu Champagne, travaille avec le prêtre et théologien Gabriel Ringlet, tourne avec le groupe 100 Voltas qui s'imprègne de la culture galicienne et joue encore avec l'un de ses premiers professeurs d'accordéon, Bruno Le Tron. Rien que ça.

Les différentes collaborations s'enchaînent tellement qu'il se retrouve à donner plus de 250 concerts par an. « *Il y a sept ans, j'ai commencé à diminuer pour retrouver la magie et le stress d'avant les concerts. Les concerts étaient tellement devenus une sorte de routine – on s'installe, on fait les balances, on mange, on joue, on rentre et on court le lendemain vers une autre salle – qu'il n'y avait plus de challenge. Maintenant, je sens que j'ai davantage envie de m'installer avec un projet.* » Il donne dorénavant la priorité aux groupes dans lesquels il compose ou s'occupe des arrangements. Mais son agenda reste bien chargé, malgré ses bonnes résolutions.

Pour fêter ses 30 ans de carrière, Didier Laloy ne pouvait donc pas ne pas présenter un nouveau projet. Avec le contrebassiste français Adrien Tyberghein, il crée le groupe DYAD, qui mêle musique traditionnelle, rock, jazz et musique classique. Leur premier album, *Komorebi Live*, paraît à la rentrée.



© JEREMY ADONIS

Konoba, lanceur d'alerte!

La fin de la “classe moyenne” du secteur musical?

DOSSIER: JULIEN WINKEL

Les concerts au Stade Roi Baudouin et les méga festivals saturés de stars ne désemplassent pas. Angèle et Damso sont partout. Tout va donc bien pour la musique en Fédération Wallonie-Bruxelles? À voir. Car de l'autre côté du spectre, bon nombre d'artistes et d'organisateur·rices de concerts moins imposants tirent la sonnette d'alarme: la “classe moyenne” de la musique serait en train de mourir à petit feu.

« J'ai quelque chose à vous annoncer... ». Le 26 mars 2023, c'est par ces mots que Konoba débute un long message sur sa page Facebook. Après trois albums et un tube planétaire (*On Our Knees*, sorti en 2015), l'artiste wavrien vient en effet de décider de mettre sa carrière « sur pause ». Envie de ne plus rester les bras croisés face aux enjeux écologiques, questionnements à propos du fonctionnement des réseaux sociaux : dans les lignes qui suivent, celui qui se nomme en fait Raphaël Esterhazy détaille les raisons de sa décision. Mais très vite, l'une d'elles frappe plus encore que les autres. Si Konoba a décidé d'arrêter la musique, c'est aussi parce qu'il « peine à survivre financièrement » et qu'il doit se « battre non stop » pour son « petit bout de pain ».

Bien sûr, la précarité a toujours fait partie du quotidien des musicien·nes. Mais pour Konoba, quelque chose a changé depuis quelques années. Tout serait actuellement en place pour favoriser « la croissance d'acteurs énormes au détriment d'acteurs plus locaux », explique-t-il aujourd'hui à Larsen. Les petites salles seraient vides alors que les stades seraient pleins. Les petits et moyens festivals songeraient à fermer leurs portes, plombés par la hausse des charges et l'absence de public. L'industrie musicale se mondialiserait de plus en plus, favorisant les grosses stars. Et, en bout de course, les artistes de petite et moyenne importance boiraient la tasse, luttant plus que jamais pour survivre financièrement. En gros, c'est l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler la « classe moyenne » des acteur·rices de la musique qui serait en train de couler à pic en Belgique francophone. « La place qu'il y avait pour une culture "indé", de taille moyenne, a disparu. On a l'impression, en Fédération Wallonie-Bruxelles, que le secteur musical va bien parce qu'on a Stromae, Damso et Angèle. Mais ce sont les arbres qui cachent une forêt qui brûle... », assène Konoba.

Des festivals et des salles en souffrance

Quand il a pris connaissance du message de Konoba, Boris Gronemberger s'est presque trouvé « rassuré » de ne plus se sentir seul. C'est que lui aussi, après de vingt ans de carrière dans des groupes comme Girls in Hawaii, Raymondo, Castus ou à tenir les rênes d'un projet comme River Into Lake, a fini par arriver au même constat que l'auteur de *On Our Knees*. « Il se passe quelque chose. Tout le monde le sent et se retrouve dans la même galère », souffle-t-il.

Premier maillon de la chaîne à être touché : les organisateurs de concerts de petite et moyenne importance. En France, une étude publiée par le Centre National de la Musique (CNM), un établissement public placé sous la tutelle du ministère de la Culture, indiquait qu'en 2022 les petits festivals (moins de 250.000 euros de budget) ainsi que ceux de moyenne importance (entre 250.000 et 500.000 euros) avaient vu leurs charges augmenter respectivement de 20% et 19% alors que leurs produits n'augmentaient que de 11%, en comparaison avec 2019. Les gros et très gros festivals, eux, voyaient leurs charges et leurs produits s'équilibrer... En Belgique francophone, si la Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles (FFMWB) ne dispose pas de chiffres détaillés, son représentant, Didier Gosset, estime que « dans les grandes lignes on doit arriver aux mêmes conclusions. Il existe actuellement un phénomène de polarisation du secteur qui renvoie à une disparition de la classe moyenne », continue-t-il.

Comment expliquer cette situation ? David Salomonowicz est porte-parole du festival Esperanzah!. Et son analyse est assez simple : « Avec la guerre en Ukraine, les prix de l'énergie ont triplé, quadruplé. Et à la suite du Covid, on connaît une pénurie de main-d'œuvre pour certaines fonctions, comme les techniciens. Beaucoup ont quitté le métier durant la pandémie, il y en a donc moins et ils coûtent plus cher. Tout cela a chamboulé l'économie des petits et moyens festivals qui, contrairement aux gros, n'ont pas pour unique optique de faire de l'argent sans regard pour l'esthétique et ne sont pas soutenus par des actionnaires, du sponsoring, etc. », explique-t-il.

Les conséquences de cette situation sont parfois graves. En juin 2023, le Bear Rock a annoncé que le festival n'aurait pas lieu cette année. En cause : des recettes trop faibles pour les événements organisés en sortie de Covid et les augmentations des prix des fournis-

seurs auxquels auraient dû faire face les organisateurs si le festival avait eu lieu en 2023.

Notons que du côté des salles, c'est la même rengaine. « Parfois, je me dis que je ferais mieux de vendre », grince ainsi Olivier Bette, propriétaire et programmateur de la salle La Verrerie – située à Braine-le-Comte – et qui se voit contraint de piocher dans ses deniers personnels pour éponger les trous dans la trésorerie occasionnés par la situation actuelle. Pour faire face, La Verrerie a modifié le prix des tickets de ses concerts : autrefois limité à une fourchette de 6 à 8 euros, il est aujourd'hui adapté en fonction des pertes que le concert pourrait engendrer. « Le prix monte maintenant parfois jusqu'à 15 euros », détaille Olivier Bette. Augmenter les prix des tickets, c'est également une solution à laquelle songe Frédéric Lamand, en charge de la programmation pour la salle l'Entrepôt et administrateur du Festival Les Aralunaires, à Arlon. « En 2024, soit nous recevons des aides publiques supérieures, soit nous serons contraints d'augmenter le prix des entrées », souligne-t-il à regret.

Konoba

« La place qu'il y avait pour une culture "indé", de taille moyenne, a disparu »

Pour survivre, certains festivals et salles de moyenne importance songeraient également à augmenter leurs budgets, à grossir, venant ainsi alimenter la vague actuelle d'hypertrophie du secteur qui veut qu'il faille proposer de plus en plus d'artistes, énormes si possible, entourés de light shows démesurés, au risque de verser dans l'événementiel plutôt que dans la culture. « Quand vous voyez la programmation du Hellfest, cela ressemble à un bottin téléphonique des années 80 », ironise Didier Gosset. Pour le représentant de la FFMWB, il existe cependant une autre voie : se diriger vers une « décroissance » où l'on diminuerait le nombre de scènes, d'artistes, en se centrant sur une « proposition musicale intéressante » et une identité forte du festival. Un pari qu'Esperanzah! a fait à sa manière, si l'on en croit David Salomonowicz. « Nous voulons rester un festival "moyen", sans tête d'affiche et sans cachets démesurés, explique-t-il. Je pense qu'il y a encore moyen d'exister avec ce modèle mais dans trois ou quatre ans, ce sera peut-être plus compliqué. On en sera arrivés à un tel stade au niveau des prix des fournisseurs que ce ne sera plus viable. Peut-être qu'il faudra passer à la classe moyenne supérieure. »

Fainéants, les spectateurs ?

Tout ne s'explique cependant pas par la hausse des charges. Au fur et à mesure des interviews, un autre problème pointe le bout de son nez : l'absence de public. Là où Coldplay remplissait quatre fois le stade Roi Baudouin en août 2022, écoulant 208.000 tickets dont les prix étaient compris entre 52 et 139 euros, les salles et festivals de petite et moyenne importance semblent avoir de plus en plus de mal à vendre quelques centaines de places à 10 ou 15 euros. « Depuis le Covid, c'est la cata pour avoir 100 personnes. Nos tickets sont à quelques euros mais les gens rechignent malgré tout alors que ce sont les mêmes personnes qui vont mettre 150 balles pour aller voir une star. Pour votre article, vous feriez peut-être bien d'interroger un psychologue », se désespère Olivier Bette. Un constat partagé par l'ensemble des acteur·rices de la musique – musiciens, bookers, managers, organisateurs de concerts... – auxquels Larsen a pu



© CÉDRIC CASTUS

Boris Gronemborgor, très inquiet pour le futur des "indés"

parler. « On constate un changement d'attention du public, il existe un phénomène d'ultra concentration sur les gros événements, renchérit Didier Gosset. Les artistes rassembleurs font le plein dans les stades alors que la fréquentation des concerts "découverte" est en berne. » Un phénomène qui ne se limite pas aux seules musiques actuelles. Bernard Mouton, directeur artistique des festivals de musique classique Midi-Minimes à Bruxelles et l'Été Mosan en Wallonie, effectue le même constat : « La fréquentation des concerts est en baisse, on a perdu une partie du public. Et ce constat vaut aussi pour les sponsors : ils ne s'intéressent plus qu'aux gros événements. On va vers un appauvrissement de l'offre culturelle. »

Boris Gronemborgor

« Depuis dix ans, je ne fais qu'abaisser la barre de mes attentes. »

Dans le secteur, cette situation en laisse beaucoup désarmés. David Salomonowicz n'hésite pas à parler de « presque fainéantise » de la part du public. Du côté de la FACIR, la fédération belge rassemblant 800 musicien·nes "tous styles confondus", Fabien Hidalgo, son coordinateur, évoque un effet « Coupe du monde ». « On va au concert une fois par an, dans un grand stade. » Et chez Magma, un collectif bruxellois combinant label, organisation d'événements, agence de management et de communication pour artistes, on pointe aussi une différence de culture avec la Flandre « où les gens vont plus aux concerts », selon Julien Gathy. « Si le public n'a pas envie d'aller à ton festival ultra stylé, tu ne peux rien faire », souffle Sébastien Desprez, l'autre tête pensante du collectif.

Mais que s'est-il donc passé ? Outre l'effet du Covid, tous les doigts pointent en direction des réseaux sociaux et des relations que ceux-ci entretiennent avec la fameuse "Génération Z" (les personnes nées entre 1997 et 2010). Biberonnée au buzz, à la hype et au format "30 secondes" de Tik Tok, celle-ci en aurait perdu son appétence pour la découverte et les artistes indés, leur préférant

les stars bling bling qui cartonnent en ligne. « Les artistes purement indés touchent une tranche d'âge entre 30 et 40 ans, pas les jeunes, constate Frédéric Lamand. Pour espérer les avoir, il faut aller vers les musiques urbaines, et encore : les musiques urbaines indés ne touchent pas non plus les teenagers, qui vont préférer mettre 40 euros pour aller voir un gros artiste hip-hop qu'un rappeur émergent. C'est l'effet des réseaux sociaux : tu es viral si tu es visible. » Si une autre étude menée par le Centre National de la Musique (Musique live et Génération Z : enjeux et perspectives) affirme « qu'il reste difficile de tirer des constats définitifs » à ce sujet, le "Baromètre des pratiques culturelles des Français en matière de spectacles musicaux et de variété" pour l'année 2022 indique que la catégorie des 18-24 ans semble porter plus d'intérêt aux grandes salles « de type Zénith » qu'aux petites salles...

Les réseaux sociaux auraient aussi d'autres effets sur le public, singulièrement le jeune. Celui-ci se montrerait plus volatil, réserverait ses places de plus en plus tard, au grès des milliers de sollicitations auxquelles il est soumis, ce que confirme le "Baromètre des pratiques culturelles des Français". Une situation qui mettrait les organisateurs de concert sous tension. « On est coincés dans une économie de l'attention », confirme également Konoba. Plus encore : « La musique est en concurrence avec l'humour ou le soft porn et doit se frayer un chemin dans un paysage sursaturé ».

Enfin, il y aurait aussi la concurrence, qui aurait fortement augmenté. « Il n'y a jamais eu autant d'activités dans le secteur musical », témoigne David Dehard, coordinateur de Court-Circuit, la "Fédération de lieux de musiques actuelles, d'organisation de concerts et de festivals soutenant l'émergence artistique en Wallonie et à Bruxelles". « En FWB, le secteur musical fonctionne encore souvent de manière artisanale et si je le souhaite, je peux mettre sur pied un festival dans mon jardin. Tout le monde s'improvise organisateur et ces événements amateurs viennent concurrencer les professionnels. » Fatalement, avec autant de propositions, des tickets dont les prix augmentent, une inflation galopante et un budget limité, les spectateurs – singulièrement les plus jeunes – doivent donc faire des choix...

Pagés on visibilité

« Depuis dix ans, je ne fais qu'abaisser la barre de mes attentes. » Boris Gronemborgor n'y va pas par quatre chemins lorsqu'il évoque sa situation en tant que musicien. S'il continue, dit-il, c'est par passion. Mais son constat est clair : « Pour un artiste indé, il devient de plus en plus compliqué de trouver des dates de concert ou de vendre de disques. » Échaudés par le Covid, mis sous pression par la hausse des charges et la frilosité d'une partie du public, les organisateurs de concerts joueraient la prudence et seraient de plus en plus tentés de

ne programmer que de gros noms susceptibles de ramener du monde, au détriment des artistes inédits. « Toutes les affiches des festivals finissent par se ressembler. L'année passée, Orelsan et Pierre de Maere étaient partout », constate David Salomonowicz.

Les salaires sont à l'avenant. Plombés par les difficultés financières ou les gros salaires des têtes d'affiches, les salles et festivals rechigneront à délier les cordons de la bourse pour les artistes moins mainstream. « On voit parfois des cachets de 2.000 à 3.000 euros mais il faut payer l'ingénieur du son, l'essence pour la voiture, le fait de mettre de l'argent de côté pour le prochain album. À la fin, les musiciens se retrouvent avec 50 euros en poche après un concert », détaille Sébastien Desprez, de Magma. Maureen Vanden Berghe, directrice artistique de Julia Camino, une agence de booking, de management et de direction artistique, évoque quant à elle son ras-le-bol de voir les groupes payés « en visibilité » via des concerts qu'ils prestent presque gratuitement.

Il n'y a d'ailleurs pas que les groupes qui souffrent. Ingénieurs du son, lumière, bookers, managers : tout l'écosystème tournant autour des groupes et dépendant des rentrées de ceux-ci en prendrait pour son grade. « La classe moyenne, je ne l'ai jamais vue, continue Maureen Vanden Berghe. Je touche 300 ou 400 euros nets par mois. J'ai le statut d'artiste, sinon ce serait injouable. » Si disposer du statut d'artiste semble donc constituer un impératif, tout le monde n'a pas cette chance. Pour ceux qui ne font pas partie des heureux-euses élu-es, c'est une « situation financière plus grande que la précarité » qui les attend, d'après Sébastien Desprez. Et ce ne sont pas les ventes de disques « physiques », en chute libre au niveau mondial malgré une légère remontée en 2021 et 2022, qui viendront les aider, pas plus que – dans beaucoup de cas – le streaming, dont on débat encore aujourd'hui pour savoir quel modèle de répartition des revenus est le plus équitable et dont l'impact dépend aussi du « deal » passé par chaque artiste avec sa maison de disque, s'il en a une. Cerise sur le gâteau, à l'image de ce qui se passe pour les organisateurs de concert, la concurrence serait énorme aujourd'hui en Fédération Wallonie-Bruxelles. « À la suite de la démocratisation des moyens de production, il y a beaucoup plus d'artistes de très bonne qualité qu'il y a vingt ans », explique Fabian Hidalgo.

Un tableau bien sombre ? D'après Konoba, il ne serait pas le seul musicien à avoir décidé d'appuyer sur le bouton « stop ». « Tous les artistes que je côtoyais en concert ont arrêté, ils ne cherchent même plus à en vivre... », constate-t-il.

Les radios pour tirer tout le monde vers le haut ?

Des solutions existent-elles ? Les yeux tournés vers l'exemple de la Flandre, David Dehard, évoque la création d'un maillage de lieux de concert de proximité permettant de « consommer des artistes locaux ».

Mais plus que tout, c'est un vieux monstre du loch Ness qui refait surface dès que l'on évoque des pistes de sortie par le haut : celui des quotas radiophoniques de musiques issues de la FWB, principalement sur les chaînes radios publiques. Pour de nombreux intervenant-es, a contrario de ce qui se passe en Flandre, les médias francophones ne seraient pas assez « fiers » de leurs artistes et rechigneront à les diffuser en quantité suffisante, ce qui permettrait pourtant d'amorcer un cercle vertueux, donnant une visibilité à ceux-ci et un plus grand accès aux concerts.

Longtemps cantonnés à des objectifs assez modestes, ces quotas ont pourtant été rehaussés récemment pour atteindre des pourcentages plus ambitieux. Dorénavant, des radios comme Tarmac, Jam, La Première et Tipik devront diffuser 20% d'œuvres non classiques issues de la FWB, des objectifs que la plupart d'entre elles atteignaient d'ailleurs déjà. Pourtant, pour Fabian Hidalgo, il y a un souci : « Rien ne garantit que les radios ne vont pas remplir ces quotas en ne passant que des artistes déjà hyper médiatisés. Il aurait fallu mettre en place des sous-quotas de diversité », analyse-t-il. Une crainte que ressent également David Salomonowicz, qui en plus d'être le porte-parole d'Esperanzah! est aussi à la tête de Com as you Are, une agence de communication pour projets musicaux. « Il y a un manque d'audace de nos radios francophones. Cela fait

des années que cela dure et cela participe à l'uniformisation actuelle. Certaines radios me disent que « le public francophone, il ne faut pas le bousculer ! » », lâche-t-il. Si la confidentielle Jam fait en général l'unanimité, c'est plutôt Tipik et sa programmation électro-pop très mainstream qui semble faire grincer de nombreuses dents.

David Salomonowicz

« Il y a un manque d'audace de nos radios francophones. »

Face à ces critiques, Bernard Dobbeleer ne cache pas son incompréhension. Chargé de projet sur les contenus musicaux pour les radios de la RTBF et chef de projet pour Jam, il affirme que le service public « fait le taf ». « Et puis, certaines musiques sont difficiles à programmer, enchaîne-t-il. On ne peut pas mélanger Rihanna avec Tukan et ECHT! sur une radio comme Tipik », lâche-t-il encore lorsqu'on évoque avec lui la création d'une radio plus éclectique, à l'image de Studio Brussel, la radio flamande citée par des nombreux intervenants comme le modèle à suivre.

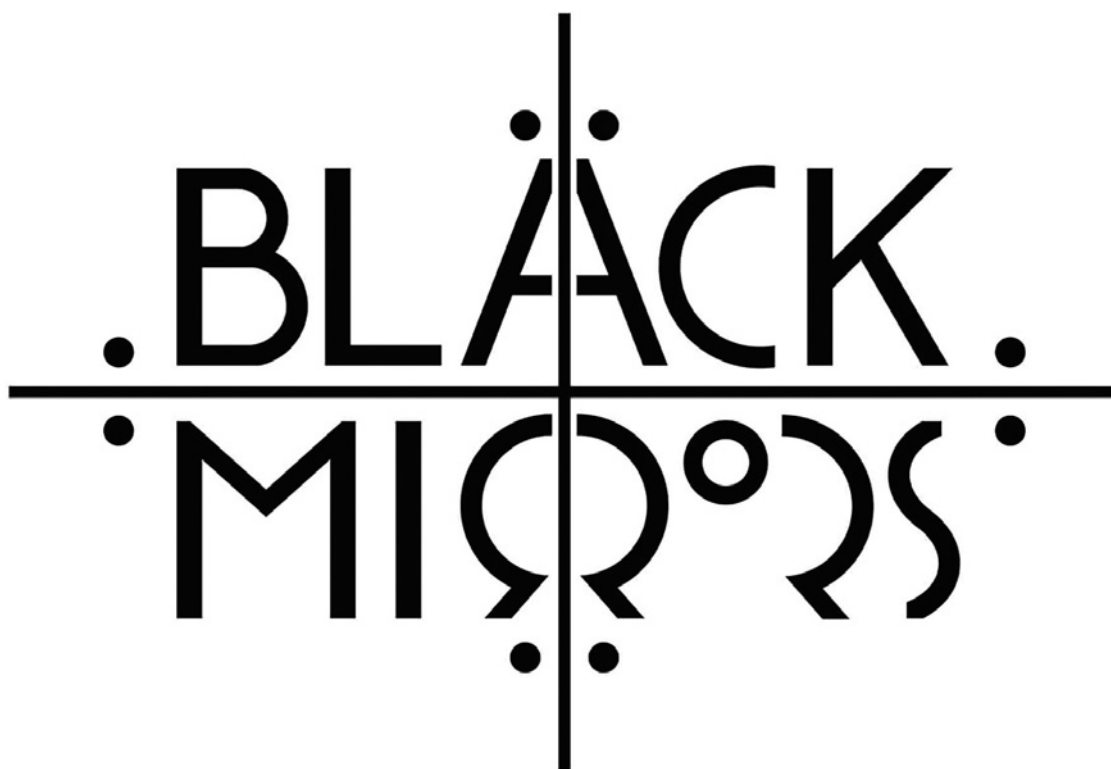
Pourrait-on pourtant passer plus d'artistes FWB à la RTBF ? Pour Bernard Dobbeleer, cette option se heurte à un obstacle. « 20%, cela correspond à la réalité de la production en FWB. Si on devait hausser cette proportion, on devrait baisser les standards », explique-t-il. Un argument qui ne convainc pas Sébastien Van Mulders. Actif sur BX1, il s'est fait le pari de passer sur les ondes 100% d'artistes de la FWB, issus de genres variés (pop, jazz, électro, musiques urbaines, classique, musique du monde, chanson francophone) « avec une rotation la plus large possible. Nous ne passons pas la tête d'affiche huit fois par jour ». Et d'après lui, c'est tout à fait possible. « C'est uniquement une question de choix éditorial. Nous diffusons 100% d'artistes de la FWB depuis quatre ans et je n'ai pas l'impression de jouer des choses inaudibles », tranche-t-il.

Sagesse ou résignation ?

Reste une question qui fâche : et si finalement seule une partie des artistes de la FWB était appelée à jouer dans la cour des professionnels ? Car tout le monde ne semble pas galérer. Membre de Tukan, un des jeunes groupes bruxellois qui monte, Nathan Van Brande, décrit « un système qui fonctionne » pour le groupe et « où tout le monde est payé, où le projet évolue ».

Et si ce qui se passait constituait donc plutôt un retour à l'équilibre après des années d'illusions voulant que tout le monde pourrait potentiellement vivre de sa musique ? C'est une piste de réflexion suggérée à demi-mot par David Dehard. « Il y a trop d'aspirants "pro" se déclarant professionnels parce que c'est valorisant. Mais être amateur ce n'est pas mal, cela veut juste dire que la musique ne constitue pas la source intégrale de vos revenus. En Islande, les musiciens ont un boulot sur le côté. » Une manière de fonctionner adoptée par de plus en plus de musicien-nes en FWB d'après nos interlocuteur-rices et qui les voit retourner à la musique en mode « Do it yourself » ou « Hobby +++ », selon les termes de Konoba. C'est notamment le cas de Barbara Decloux et Carl Roosens. Fondateurs de l'autoproclamé « minuscule micro-label » bruxellois GNiGNiGNiGNiGNi, ils assurent ne jamais promettre la lune aux artistes avec lesquels ils collaborent. « On a toujours bricolé. Ce truc de la débrouille, je l'ai toujours connu, je n'ai jamais fait en sorte d'être d'une efficacité telle que nous serions « rentables ». Nous ne sommes pas dans l'attente, il n'y a donc pas de frustration », explique Carl Roosens. Sagesse ou résignation ? On vous laisse juges...

S'il te plaît... dessine-moi un logo!



© SEBASTIAN JERKE

TEXTE : DIDIER STIERS

Une imagerie, ça se construit, quand on est un groupe de rock.
Et le graal, dans cette construction, c'est évidemment un "bon" logo.
Petite démonstration par l'exemple avec Black Mirrors...

Un logo, ou logotype, est une représentation graphique d'une marque ou d'une entreprise qui est utilisé sur les différents supports de communication », nous apprend *Définitions Marketing*, l'encyclopédie illustrée du... marketing. « *Le logo renforce l'image de l'entreprise et favorise la reconnaissance de la marque lorsqu'il figure sur le produit, comme par exemple dans le cas des articles de sport* », peut-on encore lire plus loin. « *Le logo doit donc généralement posséder, entre autres, des qualités d'évocation de l'activité et des valeurs de l'entreprise, mais également des qualités de lisibilité.* » Du côté du Robert, on fait simple, le logo étant "le symbole graphique d'une marque."

Et des symboles graphiques identifiant des artistes, ou surtout des groupes, on en trouve à foison dans le secteur musical. En matière de logo, le "rock dur", c'est un peu le Hamleys du collectionneur de jouets, le nirvana de la béate en sandales. En même temps, il est amusant de constater qu'ici où l'on prône la créativité et la liberté d'expérimenter, c'est ici aussi où l'on croise les logos les moins lisibles. En tout cas, certainement au premier coup d'oeil et surtout au rayon black metal. Ce qui nous vaut entre parenthèses ce gag récurrent de la photo de racines enchevêtrées avec cette mention "logo of my new black metal band". Pour dénouer l'écheveau, nous vous suggérons notamment la lecture de cet intéressant papier paru en 2016 dans le webzine Shoot Me Again : *Les logos de groupes black metal, une communication (très) paradoxale*. On y apprend notamment que « *les logos de black metal font partie intégrante de l'imagerie et qu'ils participent au renforcement de la radicalité extrême de ce style musical.* » Et aussi qu'il existe « *une volonté assumée des groupes de black metal de créer des logos totalement illisibles pour revendiquer que leur cible n'est pas et ne se veut pas universelle.* »

Lèvres chaudes

À l'opposé, il existe bien entendu ces logos tout de suite identifiables, parmi lesquels certains sont même entrés dans l'Histoire. Pour celui de Metallica, on attendra encore un peu, même s'il sert déjà à identifier Charleroi sur un mur proche du Rockerill. Par contre, pour le double "S" de celui de Kiss, les armoiries de Queen, les arrondis "bubble" signés Roger Dean pour Yes ou encore les "Hot Lips" des Rolling Stones, pas de doute : c'est du mythique !

Tenez, le logo des Stones... Né au début des années 70, il est l'oeuvre de John Pasche, alors étudiant au College of Art de Londres, où le groupe pensait trouver quelque'un capable de lui dessiner une affiche pour sa tournée européenne de l'époque. Quand est arrivée sur le tapis l'idée d'un symbole pouvant être reproduit sur des blocs-notes, la jaquette d'un programme ou d'un dossier de presse, Mick Jagger a suggéré une image qui pourrait être « *autonome comme l'emblème de Shell Petroleum* ». L'oeuvre de Pasche, résultat de toutes ces cogitations et devenue indissociable de l'image des Stones, évoque, en vrac, l'irrévérence du rock'n'roll et l'irrespect pour l'establishment, la déesse Kali (Jagger avait orienté le jeune graphiste vers l'iconographie indienne alors prisée en Angleterre), un truc sexuel, et même certaines caractéristiques physiques du Stones en chef. On se rappellera que John Pasche n'avait pas le sens des affaires : payé une cinquantaine de livres à l'origine pour son travail, il sera gratifié d'un bonus de 200 livres et finira par vendre le copyright de son oeuvre pour 26.000 livres. Lui qui bossa aussi pour Judas Priest, The Who, Jimi Hendrix,...

« *À un moment, le logo est indissociable de l'image du groupe, commente Marcella Di Troia, la chanteuse de Black Mirrors. Le tirage de langue, on sait qu'il s'agit des Rolling Stones, de la même manière qu'on sait que le "swoosh", c'est Nike. Malheureusement, c'est comme ça : la musique reste un produit. On vend un produit et on doit avoir l'image qui va avec. Ce n'est pas seulement une question d'identité mais aussi de... cerveau. On se souvient plus facilement d'un logo. L'image est directement là, c'est ce que le cerveau "voit" en premier.* »

Comme le maquillage

À l'époque de leur premier EP, les Belges de Black Mirrors avaient pris contact avec un designer allemand pour qu'il leur en réalise la

pochette. Et qu'il leur dessine un logo, par la même occasion. L'homme s'appelle Sebastian Jerke, et il en a signé pas mal, essentiellement pour des groupes de chez lui, mais aussi quelques américains, anglais, autrichiens, l'un ou l'autre festival également... « *On en avait un*, raconte Marcella Di Troia, *mais il ne nous plaisait pas vraiment. L'idée était de rappeler le maquillage que j'avais sur scène, à ce moment-là. La ligne avec les points, donc. On voulait partir sur cette base. Il nous a proposé une vingtaine de logos différents, et on a flashé sur celui qu'on a à présent, qui pour nous a un lien avec la musique. On voulait surtout éviter ce qui se faisait pas mal à l'époque, avec tous ces groupes de stoner et autres, qui utilisaient cette espèce de typo un peu psyché. On imaginait quelque chose de lisible et de rock. Un truc qui pouvait rappeler une sorte de totem, une imagerie amérindienne. Là en l'occurrence, on ne le voit pas forcément, mais d'une certaine manière, il y a quelque chose d'un peu tribal.* »

Pour éviter un effet de discordance, est-il encore précisé dans *Définitions Marketing*, le logo doit évoluer en même temps que l'entreprise ou la marque et ses ambitions à travers les refontes de celui-ci. Et si l'envie survenait un jour d'en changer? « *Dernièrement, on s'est demandé si on n'allait pas le remettre un peu à jour*, reprend Marcella. *Pour arriver à quelque chose d'un peu plus brut, d'un peu moins lisse. C'est juste une petite idée. Mais ce serait en tout cas un dérivé du logo tel qu'il est maintenant, parce qu'on l'aime vraiment bien !* » D'autant qu'avec les années, il a commencé à marquer quelques esprits : « *J'ai déjà pu remarquer que des gens le reconnaissent et l'associent au groupe. Je me souviens que Pedro, notre deuxième guitariste, s'est fait faire une guitare chez Denzo (Denzo Custom Guitarz, luthier à Liège, - ndr) et avait demandé à avoir justement un rappel du logo de Black Mirrors. On s'était même dit que ça pouvait être cool si chacun de nous en avait un dérivé un peu personnalisé... Mais donc, quand il a posté des photos sur sa page, on a bien vu que les gens avaient directement fait le lien. Et aujourd'hui, je pense qu'ils associent cette image de ligne et de pointillé à Black Mirrors. Il y a vraiment un truc qui nous est propre, dans ce logo.* »

Se distinguer

Un bon logo, c'est aussi l'assurance de "sortir du lot" sur les affiches de certains festivals. « *Même moi, j'ai du mal à lire les noms des groupes de metal*, rigole Marcella. *Pour nous, il était hyper important qu'on puisse lire le nôtre. Alors, je ne sais pas si c'est parce qu'il est un peu différent que c'est celui qu'on voit le plus, mais voilà... On a joué à Wacken, par exemple : il est clair que sur l'affiche, on détonait parmi les autres logos !* »

Et puis, tous les experts en marketing vous le diront : un bon logo, intégré par le public, c'est bien aussi pour écouler le merchandising. Marcella Di Troia l'admet sans peine : « *Nos t-shirts avec le logo simple fonctionnent très, très bien. C'est le deuxième t-shirt que la plupart des gens achètent. On a aussi des tote bags avec le logo, il est toujours présent sur le merchandising. On avait même fait faire des patches, à l'époque. Mais oui, le logo est important. Du coup, on n'en changera absolument pas !* »



a-ha

● À vous de jouer !

Départagez ces deux logos, probablement parmi les moins réussis du genre. À gauche, celui des Américains de Tool, version clé anglaise et résolument pas politiquement correct, surtout par les temps qui courent. À droite, celui des Norvégiens de a-ha,

version typographe imbibé à l'aquavit, qui a skippé la base, soit la distinction entre italique et romain. Précision : le logo de Phish est hors concours, de même que tous ceux des groupes de black metal passés, présents et à venir.

Passons au Salon !



Le Salon, côté café

TEXTE : DIDIER STIERS

Enfin ! C'est en tout cas ce qu'auront dû se dire les habitué·es de l'endroit quand sa réouverture a été annoncée. Après trois ans de porte close pour cause de Covid et de travaux, le Salon, à Silly,

pim pant et désormais totalement modulable, est à nouveau totalement accessible. La rentrée, pardon, le début de la saison y avait été fixé au 8 septembre, en compagnie d'Ykons...



Le Salon, côté salle de concert

© DIDIER STIERS

Il ne cache pas son enthousiasme, Charles Christiaens, le programmeur fraîchement engagé qui nous fait faire le tour du propriétaire. Et nous détaille la nouvelle politique maison. Spécialité de notre interlocuteur : « la musique belge », nous explique-t-il. Et il y en aura dorénavant beaucoup, ici, issue des deux côtés de la frontière linguistique. « Le Salon sera ouvert quatre soirs par semaine, du mercredi au samedi inclus. À partir de la rentrée, nous allons fonctionner au rythme d'un concert par semaine. Mais le calendrier ne comportera donc pas que des concerts. Nous allons aussi organiser des jam sessions et des sessions acoustiques, projeter des films documentaires sur l'univers de la musique, proposer des conférences sur ce thème... Je pense aussi à des karaokés live. Je sais que pas mal de groupes font ça... » Et quid du café, alors ? « Ça reste aussi un café. Traditionnellement, ça a toujours été un café de village. Il est donc toujours ouvert, de 16h à 23h, du mercredi au samedi. Ça nous permet aussi de fidéliser une certaine clientèle et d'assurer des rentrées financières. »

La salle de Silly est donc restée fermée pendant trois ans. L'ASBL organisatrice n'a pas chômé pour autant. « Ils ont programmé dans d'autres salles du coin, raconte Charles, dans le jardin, au Centre Culturel, dans le hall de la brasserie... Ce n'était pas évident. C'est pour ça qu'après trois ans de galère, se retrouver ici, c'est vraiment, vraiment, confortable ! »

Construire un public

La période du Covid aura dès lors été mise à profit pour effectuer des travaux qui s'imposaient. Notamment : remettre l'électricité aux normes et refaire l'isolation. « Dans la salle, le faux plafond a été éclaté pour récupérer toute la voûte. En fait, c'est un bâtiment qui date ! » Plus précisément du début du 20^e siècle, à l'époque où il s'appelait encore Le Salon de Musique. « Ça a toujours été une salle de spectacles, mais qui, initialement, servait plutôt soit à des orchestres, soit pour des pièces de théâtre. Vers le milieu du 20^e siècle, elle a été complètement abandonnée. » Repris en main quelques décennies plus tard, Le Salon appartient en fait à la Brasserie de Silly (de l'autre côté de la rue). « Et notre asbl, Silly Concerts, est seule locataire. Nous avons le bail du lieu. Et nous gérons le bar. »

La Brasserie a essentiellement fait de gros travaux de rénovation. Remettre aux normes, au goût du jour, éclater ce faux plafond, rafraîchir les lieux. La loge, on l'a complètement refaite. « Elle est juste à côté de la scène, c'est parfait pour les artistes ! » Ne pas se trouver en ville peut aussi avoir ses avantages. Le bâtiment recèle aussi pas mal d'espaces de stockage !

De la même manière que l'appétit vient en mangeant, il faut croire qu'à Silly, l'envie de rénover vient... en rénovant. Ici, on parle de "work in progress". Qui, nous explique Charles Christiaens, porte essentiellement sur trois points. « Le plus important, c'est le public. Nous devons construire un public. Jusqu'ici, celui-ci était plutôt

rock alternatif, post-punk, new wave... C'était un peu la spécialité du Salon. » Mais ramener 300 personnes toutes les semaines n'a rien d'une sinécure. Certes, il y a les fidèles : « C'est une clientèle qui représente 50 à 60 personnes qui ont pris l'habitude de venir toutes les deux semaines. Voilà pourquoi on essaie de brasser large au niveau des styles et de parler à plusieurs communautés. » Le programmeur s'est également fixé pour objectif de faire de l'endroit l'avant-poste wallon des groupes émergents flamands. Comprenez : faire venir ces groupes et leur public. « On a envie d'éclater un petit peu cette frontière. Et puis surtout, de faire essentiellement de la musique belge. En gros, ce sera 90% de l'agenda. Mais sans s'arrêter à un style. Notre chance en Belgique, c'est d'avoir des projets dans tous les genres. D'où cette idée, pour construire de nouveaux publics, de brasser large. On va faire autant du rock que du rap ou de l'électro et de la chanson française. » Et du métal ? « Je suis en train de mettre sur pied un festival métal pour l'année prochaine. Je me suis rendu compte que la communauté métal en Belgique est hyper fédérée et hyper efficace. Les métalleux, ce sont des gars qui n'auront aucun problème à faire 100 kilomètres pour aller voir un groupe qu'ils ont découvert la semaine précédente. Et donc, on va vraiment essayer de fédérer plusieurs communautés autour du Salon, toujours dans cette idée de rendre visible l'émergence musicale belge. »

Un outil facile

À propos de faire des kilomètres... Le Salon, est l'une des seules salles "rurales" qui est à la fois loin et près de tout. « On est à 25 minutes de Mons, on est entre Ath, Enghien et Lessines, finalement dans un triangle bien rempli. La chance, c'est qu'il n'y a pas énormément d'autres salles de concert. »

En attendant, à Silly, on poursuit. Deuxième "dossier" de ce "work in progress" : l'acoustique. Et troisième : les lights. « On va essayer de faire quelque chose de joli. Pour les lumières, on fantasme sur une structure qui épouse la voûte. Et pour l'acoustique, on va construire une série de panneaux rectangulaires qui vont couvrir toute la salle. Pour le moment, le revêtement est granulaire, c'est un revêtement de diffusion, donc déjà acoustique, mais il nous manque encore un peu d'absorbance. En tout cas, c'est sur ces trois aspects-là qu'on va bosser en priorité. »

En attendant, sous cette voûte s'étend un bel espace. Jauge de la grande salle, de 100 à 130 personnes, toujours debout. Une cloison amovible la sépare de l'espace bar/café où un petit podium a également été monté. Jauge, de ce côté-là du Salon : 50 personnes. « Quand on laisse les tables. Si on les retire, on peut accueillir 80 personnes, debout. Dans cette formule-là, on n'ira pas au-dessus, sans quoi les gens se marcheront dessus et ce n'est pas la but. Si on ouvre la cloison, qu'on enlève toutes les tables, on est à 300 personnes. La facilité est là : c'est très modulable en fait, très facile, comme outil de travail. »

Infos : losalonsilly.be

Concilier musique et écologie : cap ou pas cap ?



ROZA, de bonnes jambes et du soleil!

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Concerts, transport, catering, production de merchandising ou encore pressing de vinyles, l'industrie musicale telle qu'on la connaît est loin d'être écologique. Cela dit, face à la crise climatique, de plus en plus d'artistes essayent tant bien que mal de mettre en place des solutions afin de réduire leur empreinte carbone, de sensibiliser leur public aux questions écologiques et d'intégrer leur projet musical dans une démarche pérenne et durable. Comment ces initiatives se traduisent-elles au quotidien ? Quel est leur réel impact ? Quels sont les leviers qui facilitent ces actions ? Coup d'œil sur les diverses prises de conscience au sein du secteur.

Intégrer la question écologique au cœur de la musique

Printemps 2020. Tout juste diplômée d'un master en bio ingénierie, ROZA décide de prendre la tangente et fait son entrée dans le secteur musical bruxellois avec un projet tout neuf : une musique solaire, engagée et engageante, dont la force motrice se niche quelque part entre un besoin organique de changement et l'envie irrésistible d'un rapport plus humain – et moins consumériste – à la culture. « Sans que ce soit totalement explicite, les préoccupations écologiques sont vraiment à la base de mon projet. C'est face à un grand désespoir de l'état du monde actuel que j'ai décidé de faire de la musique à temps plein. Je le vois comme une réponse, une sorte de dernier recours pour rassembler les personnes autour de ces questions-là », explique l'artiste. L'engagement de ROZA se retrouve dans tous les recoins de son projet artistique, notamment dans ses paroles : au travers de textes à la fois poétiques et politiques, l'artiste déclame tantôt son désir de rébellion, tantôt son immense petitesse mais aussi sa peur de ne plus jamais apercevoir la beauté du monde qui l'entoure. « Je n'ai pas de texte qui traite explicitement de la crise climatique, mais c'est en ligne de fond sur pratiquement toutes mes chansons. Par exemple, l'un de mes morceaux parle du fait d'avoir un désir d'enfant mais aussi d'une improbabilité à s'y projeter par rapport aux questions écologiques », ajoute-t-elle.

Décarboner, rentabiliser et optimiser les tournées

En été 2021, tandis que la pandémie battait son plein, ROZA a fait le pari de se lancer dans une tournée décarbonée à travers la France et la Belgique. Le principe est simple : un vélo électrique, une carriole munie de panneaux solaires... et le tour est joué. Une démarche on ne peut plus green, qui, même quand les nuages pointent le bout de leur nez, diminue l'empreinte carbone de l'artiste : « J'ai calculé qu'avec mon vélo, je consommais 20 fois moins qu'une voiture électrique », déclare-t-elle.

Vous vous en doutez : une tournée pareille, ça se prépare. « Ça commence par une phase de prospection où j'essaie de récolter plein d'idées de lieux, via les réseaux sociaux : je demande aux gens si iels ont des idées, ou si iels connaissent des lieux qui pourraient m'accueillir. Après, je trace tout l'itinéraire, puis je regarde dans quel lieu je pourrais être à quelle date. J'ai un grand fichier Excel avec toutes mes dates sur un mois et demi, à chaque fois espacées de 50 kilomètres », explique l'artiste. Une initiative qui implique des aménagements logistiques importants, tant au niveau des horaires que de l'itinéraire : « Ce qui est le plus contraignant dans ma tournée, c'est que je ne peux pas faire de dates très éloignées en très peu de temps. Une date à Bruxelles et une autre à Dijon le lendemain, ce n'est pas possible », souligne-t-elle. Mais ROZA ne désespère pas. Au contraire, elle perçoit cette aventure comme une façon de renverser l'ordre établi, et de rendre à la culture son pouvoir fédérateur. « Je viens d'un milieu qui tourne autour de l'ingénierie, et j'ai l'impression qu'on est très focalisés sur des solutions techniques à la crise écologique. Mais plus je me questionne là-dessus, plus je me rends compte qu'on a besoin d'un changement culturel. Je suis assez convaincue que la culture a un rôle immense à jouer au sein de cette lutte-là », ajoute l'artiste.

C'est également la position d'Antoine Armedan, auteur-compositeur-interprète qui, lui aussi, a pris le pli de privilégier la mobilité douce lors de ses tournées. « Le principe, c'est de me déplacer uniquement en vélo et en train, en faisant des concerts totalement acoustiques. Il n'y a jamais de sonorisation, je prends ma guitare et je joue », explique-t-il. « J'ai décidé de reverser une partie des bénéfices à une association qui s'appelle Cœur de Forêt, qui s'occupe de planter des arbres là où ils ont été massivement retirés mais en mettant l'humain au cœur du projet ». Un projet profondément engagé, donc, qui responsabilise le public tout en créant un dialogue. « Le truc qui est cool, c'est que ça inspire les gens : il y a déjà plusieurs personnes qui sont venues à vélo voir mes concerts », ajoute-t-il.

Un pas de plus vers la durabilité

En optant pour ce genre de dynamiques, les artistes ne s'inscrivent pas uniquement dans une démarche écologique : ici, on parle plutôt

de durabilité. En effet, iels sont obligés de ralentir la cadence des concerts et d'adapter leur projet à échelle humaine. « Je retire une satisfaction énorme de pouvoir vivre tout ça. Quand j'arrive chez les gens, iels ne me prennent pas pour une star : je suis juste quelqu'un qui vient faire un concert », déclare ROZA, qui, en plus de l'impact écologique de sa démarche, souhaite incarner un changement de fond, une dynamique plus lente. « Je veux m'éloigner de l'industrie de masse et de surconsommation ».

Selon Gilles Millet, membre fondateur du Quatuor Danel, l'essentiel est de rentabiliser et d'optimiser les tournées. « Quand on fait des tournées, on essaye qu'elles soient concentrées. Si on a six jours de tournée, on va essayer d'avoir quatre concerts et pas deux. Si on est en déplacement, on va rentabiliser ce déplacement », explique-t-il, en citant pour exemple la prochaine tournée américaine du quatuor : « On part une bonne dizaine de jours, on a cinq concerts et trois masterclass ». Bien que la réalité du secteur les oblige à voyager hors Europe, Gilles Millet et ses comparses mettent un point d'honneur à garder « un professionnalisme optimisé, avec une conscience écologique », comme ils aiment à le dire. « C'est un ensemble : carrière veut dire posture, veut dire chaussettes et chemises. Je ne vais pas garder la même chemise pour cinq concerts mais mon costume, je vais le garder le plus longtemps possible. Quand on va utiliser la voiture, on va essayer de la remplir, de ne pas être seul dedans ».



Antoine Armedan, petit solfio dans le train

Réduire les jauges

« On pourrait redescendre d'une échelle partout, avoir moins de gros festivals et redynamiser les petites salles de concert. Je crois que c'est important d'aller vers des systèmes soutenable à petite échelle », confesse ROZA. C'est également l'avis de Pauline Lavagna, consultante au sein de l'organisme britannique Greener Future et fondatrice de la plateforme Green Sight. « Pour les festivals de musique, le poste le plus important et celui qui a le plus gros impact, c'est le transport des festivalier·ères », souligne-t-elle. Se basant sur les résultats de l'étude Décarbonons la Culture ! menée par The Shift Project, elle ajoute : « Les festivals fonctionnent avec une jauge qui a toujours tendance à augmenter mais clairement, ça ne peut plus fonctionner dans le monde actuel. La seule manière de réduire l'empreinte carbone, c'est de réduire la jauge ». Elle a vu juste : selon l'étude, si un gros festival se divisait, sur l'année, en dix petites éditions, il pourrait alors entrer dans la diminution carbone adéquate. « Les festivals tels que ceux qu'on connaît ne sont plus un moyen économique et durable ».

Heureusement, on constate que ces leviers sont de plus en plus pris en compte par les professionnel·les du secteur : tandis que le festival Esperanzah! continue de diminuer sa jauge, LaSemo favorise la mobilité alternative auprès des festivalier·ères en leur proposant des départs groupés à vélo, des parkings à vélo surveillés ou encore des modules de co-voiturage. Au sein des festivals, on voit également apparaître de plus en plus d'initiatives de sensibilisation aux questions de durabilité. « Je trouve ça super que ça aille au-delà de la musique : on vient à Esperanzah! pour voir un artiste qu'on aime bien et au final on se retrouve à aller à un stand où il y

a des échanges, des débats, etc. Le fait qu'il y ait des espaces de débats proches des espaces de concerts, c'est une super idée», déclare ROZA. «Aujourd'hui, les nouvelles initiatives se mettent en place avec ces questions : pour attirer du public, il faut mentionner que les questions de durabilité sont prises en considération et que ce soit suivi dans les actes», souligne Pauline Lavagna. Morgane Mathieu, directrice artistique du Festival d'Art de Huy, partage cet avis. «On est un petit festival, les jauges sont à 180 places maximum. On n'a pas l'ambition de grandir car on veut garder des conditions d'écoute optimales, déclare-t-elle. Par nature, notre festival n'est pas extrêmement polluant : on va dans des lieux qui existent, qui sont déjà là. Il y a des tas de choses à faire pour réduire notre impact, mais c'est nettement plus facile à mettre en place lorsqu'on est à la tête d'un petit festival.»



La récup', ADN du Festival d'Art de Huy?

Communiquer pour mieux sensibiliser

L'année dernière, les membres du groupe Coldplay prenaient la route pour défendre leur neuvième album studio, *Music Of The Spheres*. Au programme : une tournée de 80 dates à travers le globe, qui mettait en valeur la fameuse prise de conscience écologique du quartet britannique. Entre l'interdiction du plastique sur chaque lieu de concert, la vente de merchandising éthique, un podium en matériaux recyclés et des camions roulant à l'huile de soja, tous les signaux ou presque étaient au vert. Cependant, sachant que des centaines de milliers de fans se déplaçaient – parfois de très loin – pour chaque date, certaines personnes sont restées dubitatives : greenwashing ou réel investissement écologique ? Difficile à dire. Mais une chose est sûre, les quatre musiciens ont le mérite de tenter l'alternative et de communiquer dessus de façon claire et limpide. Il en va de même pour le groupe français Shaka Ponk, qui, pas plus tard que cet été, annonçait la fin de leur projet musical pour raisons écologiques. «Que ce soit Coldplay qui décide de calculer son empreinte carbone ou Shaka Ponk qui met un terme à son projet, je crois qu'à partir du moment où il y a de la communication auprès des fans, c'est déjà très bien», confesse Pauline Lavagna.

De par leur renommée, les artistes ont en effet un pouvoir d'action indéniable : la capacité de communiquer en masse, de fédérer les troupes et de les sensibiliser à certaines causes. Antoine Armedan partage ce point de vue : «Le fait d'avoir un groupe d'une telle envergure qui essaye de mettre des choses en place, je trouve que c'est très inspirant», confesse-t-il. L'artiste belge admet d'ailleurs avoir été sacrément influencé par le travail de Coldplay, qu'il a eu l'occasion de voir jouer au Stade Roi Baudouin l'été dernier : «Voir un groupe pop planétaire qui se pose des questions et qui essaye de mettre des choses en place au niveau écologique, ça fait du chemin dans ma petite tête». Comme quoi, la sensibilisation, ça fonctionne. L'autrice-compositrice-interprète Pomme l'a très bien compris : à l'occasion de la tournée de son dernier album

Consolation, elle a fait appel au mouvement citoyen *On Est Prêt* afin de sensibiliser ses fans au déclin de la biodiversité. Une collaboration sur plusieurs dates de la tournée où de grandes opérations de sensibilisation et de mobilisation du public avaient lieu : entre une visite de caves à champignons et une fresque géante de la biodiversité, il y en avait pour tous les goûts. Le collectif était également présent après les concerts, autour de stands destinés à encourager les fans à s'engager écologiquement.

Cela dit, si de plus en plus d'artistes communiquent avec leur public pour les sensibiliser aux questions d'écologie, on manque encore terriblement de cohésion interne au sein du secteur musical. «Ce que je constate, c'est qu'il n'y a pas encore beaucoup de communication entre tous les acteurs-ices du secteur : idéalement, il faudrait que les salles de concert, les tourneur-euses, les manager-euses et les artistes se retrouvent en essayant d'optimiser, au mieux, les tournées», ajoute Pauline Lavagna. Selon elle, cette optimisation passerait avant tout par la suppression des clauses d'exclusivité, véritables non-sens écologiques : «Si on veut moins de déplacements d'audience, il faut qu'un artiste puisse jouer en Belgique deux fois, à deux dates. Je sais que l'industrie musicale réfléchit à des solutions mais il faut qu'on puisse avancer là-dessus».

Se former et apprendre les uns des autres

«Je sens qu'il y a des choses qui vont être ralenties, dans le monde entier. Mais pas nécessairement la culture qui, selon moi, doit voyager, de manière raisonnable. On a besoin de se déplacer pour rencontrer les peuples et donner de la richesse aux uns et aux autres, qu'elle soit culturelle ou pas. L'essentiel, c'est de se battre pour l'éducation dans la culture tout en gardant une prise de conscience écologique», souligne le membre des Danel, Gilles Millet. L'artiste est formel : le savoir, ça se partage. C'est dans cette optique que Pauline Lavagna a mis en place une série de formations via Green Sight. «J'ai donné une formation pour des musiciens à la Maison des Musiques sur comment "greener" les tournées. Pendant une demi-journée, on réfléchit à la tournée idéale et ensuite, on identifie ensemble les leviers qui interviennent : je leur montre des études qui ont été faites, etc. Ce qui serait chouette, c'est que cette formation puisse intéresser des tourneur-euses ou des manager-euses et pas que des artistes», explique-t-elle.

Les formations et conférences autour des questions écologiques sont de plus en plus répandues dans le secteur musical et c'est tant mieux. En mai 2023, Morgane Mathieu participait à la conférence Belgian Worldwide Music Network, donnée par Jeroen Vereecke de l'organisme Robinetto. «Il y a une chose qu'il a dite, c'est que ça ne sert à rien d'être vert du jour au lendemain. Ce qui est important, c'est de se faire un plan sur les prochaines années», se remémore-t-elle. Ce plan, elle l'a fait : tandis que cette année, le Festival d'Art de Huy privilégie une décoration recyclée et l'implémentation d'un catering végétarien, d'autres initiatives verront le jour les prochaines années. «Pour 2024 ou 2025, on aimerait entre autres remplacer nos gobelets en plastique par des gobelets réutilisables et rendre le bar plus local dans ses propositions», ajoute Morgane Mathieu. «L'envie qu'on a pour 2025 ou 2026, c'est de créer un petit fonds, avec l'aide du public, qui inciterait les artistes à venir en train plutôt qu'en avion. On s'est dit que s'ils devaient faire plus de 750km pour nous rejoindre, on pourrait leur donner une prime de 500 euros pour qu'ils prennent le train plutôt que l'avion». Qui dit mieux ?

Ce n'est un secret pour personne : en Belgique comme ailleurs, l'industrie musicale pollue. Heureusement, de plus en plus d'artistes et de professionnel·les du secteur prennent conscience des enjeux écologiques, des questions d'éco-responsabilité et de durabilité, et initient le changement en mettant en place plusieurs leviers d'actions : décarboner et rentabiliser les tournées, cultiver l'entraide via des réseaux alternatifs, se former via des organismes experts en la matière, privilégier les concerts et festivals à taille humaine ou encore sensibiliser le public : les solutions existent. À nous de les mettre en pratique !



Phoenician Drive

Glow

EXAG' Records

Orchestré depuis Bruxelles, le périple intercontinental imaginé par Phoenician Drive prend aujourd'hui des allures de véritable tour du monde. Conduits par des mélodies importées des Balkans, d'Afrique ou du Moyen-Orient, les cinq morceaux gravés sur *Glow* assurent le dépaysement et un maximum d'ensoleillement. « Nos compos sont plus lumineuses qu'autrefois », souligne le chanteur et guitariste Valérian Meunier. *Après les longs mois de confinement, nous étions habités par des envies de fêtes et de retrouvailles. Cela nous a entraînés vers des airs plus joyeux et fédérateurs.* » Ce changement de paradigme tient aussi à un remaniement du personnel. Batteur historique du sextette bruxellois, Martin Rault vient en effet de céder ses baguettes à Jérémie Mosseray. « À son arrivée, nous avons organisé une session d'enregistrement en repartant d'une page blanche. » Intuitivement, le groupe allonge alors la foulée et élargit ses horizons. Dans sa façon de juxtaposer les traditions folkloriques ou de conjuguer les sons sans se poser de questions, la formation ravive les transes euphoriques initiées par Animal Collective. « Notre culture musicale doit beaucoup aux albums de ce groupe new-yorkais. C'est grâce à eux que nous sommes arrivés aux harmonies vocales des Beach Boys, par exemple. » Du mythe californien aux palmiers dessinés sur la pochette de *Glow*, il n'y a qu'un trait, esquissé par le peintre Laurent Poisson. À première vue, l'œuvre se porte au chevet d'un splendide coucher de soleil. Mais en y prêtant un œil attentif, force est de constater que tout est en train de cramer. « C'est une référence aux incendies qui surgissent désormais aux quatre coins du monde. On peut aussi y voir une allusion à des zones de guerre. De loin, l'image véhiculée des couleurs rassurantes. De près, c'est une autre histoire... Ces différents niveaux de lecture se retrouvent aussi dans notre musique. Sous la lumière et l'euphorie du moment, il y a en effet de la noirceur et diverses sources d'inquiétude. » Ou comment faire feu de tout bois. — **NA**



Saskia

Tôt Ou Tard

Sony Music

Deux ans après le EP *Quand je vois l'humain* et le single *Dans ma tête* (repris ici), une ballade acoustique sur un amour déçu, la Bruxelloise Saskia se lance dans le grand format. Douze chansons, 34 minutes et une invitation à écouter cette proposition comme « au bon vieux temps », soit du début à la fin. Saskia a des choses à dire. Elle détricote les relations humaines (*Tous les deux, Pour s'aimer*) et s'interroge aussi sur les enjeux sociétaux avec de la nuance (le très beau piano/voix sur *La Mer* qui n'a aucun rapport à l'hymne "congés payés" de Charles Trenet). Ancrée à la fois dans la chanson française et dans les codes urbains, cette auteure-compositrice à la plume réfléchie dévoile en ultime save une autre facette de son talent. Emmenée par une guitare folk et une voix de "poor lonesome cowgirl", *Dernière Cigarette* est une ballade crépusculaire. De fait, voilà un disque à écouter du début à la fin. — **LL**

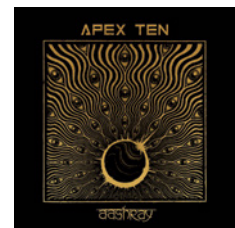


Stakattak

This Real

Stadskanker

Après un tout premier EP 6 titres sorti en 2019, puis *No Exit* en 2020 et *Decoy* en octobre 2021, le trio bruxellois sortait en juin dernier son nouvel LP intitulé *This Real*. Power trio servi par un chanteur survolté, dont le flow fait parfois penser à Joe Talbot d'Idles, une guitare cinglante et des tempos plutôt rapides, Stakattak propose un nouvel essai dans la continuité des précédents : hypnotique, surprenant, dissonant bref totalement hors des codes de la pop. On parlera plutôt de punk expérimental ou, plus simplement, de "family trashpop trio" puisqu'ils se définissent ainsi eux-mêmes. Stakattak, c'est du brut, de la noise... bref du son qui va vous chatouiller les entrailles. Et comme ils tournent déjà depuis pas mal de temps, pas seulement à Bruxelles et en Wallonie mais également en Flandre et à l'étranger, n'hésitez pas à y jeter une oreille... voire à vous jeter tout court dans le mosh pit. — **JPL**



Apex Ten

Aashray

Autoproduction

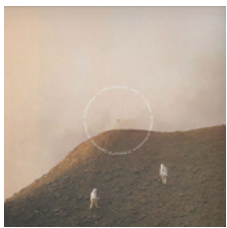
Fruits de jams et d'improvisations, les sept titres du deuxième album d'Apex Ten illustrent un style peu représenté dans nos contrées bruxello-walloonnes : le space rock/stoner. On peut citer en vrac quelques autres projets/bands comme TARS (à l'orientation post-metal) ou encore Plèbe 2178 et My Diligence (aux orientations sludge/doom) mais le genre est bien plus populaire au nord du pays avec notamment, ça aide, des événements dédiés comme les Desertfest. Jams/impros ? Peut-être mais les morceaux d'*Aashray* sonnent toutefois parfois bel et bien écrits et loin d'être des exercices brouillon. On pense à l'excellent *Dazed* ou au très "pur" stoner *Deaf Snake* et à leurs progressions très bien pensées. Quelques instruments inhabituels habitent certains titres (theremin, güiro, bol tibétain) apportant une touche exotique (hindoue ? certains titres s'y raccrochent en tout cas : *Brahma*, *Godavari*...) mais c'est plutôt anecdotique. Sept titres principalement instrumentaux donc, emballés, mixés, masterisés au KOKO records studio de Simon Lambert et Laurent Eyen (It It Anita e.a.). — **FXD**



Clara Inglese/ Quatuor Amôn

Neuer Frühling
Soond

Clara Inglese a toujours aimé les choix musicaux un peu en marge. « Mais je les assume pleinement », assène-t-elle tout sourire. Confirmation avec son nouveau CD *Neuer Frühling*, riche de trois créations dont deux cycles de *Lieder*. La complicité du quatuor Amôn, qui accompagne la soprano, accouche d'un émouvant dialogue entre la voix et les instruments. L'incarnation subtile du texte s'impose d'emblée en ouverture avec *Heine Lieder* de Benoît Mernier. Ce cycle inédit pour voix de femme et quatuor à cordes se nourrit de sept poèmes d'Heinrich Heine, monstre sacré du romantisme allemand. Cette époque plaît particulièrement à Clara – « Je suis venue à la musique par mes études littéraires » -, qui avoue sa fascination pour le 19^e germanique « malgré son pathos ». Mais au moins ces temps-là, dit-elle, « avaient le mérite de mettre le sentiment au centre des préoccupations. Ils offraient la possibilité à l'être de se sentir connecté aux autres et à l'univers. » On ne sera donc pas surpris du choix de l'autre cycle du disque, *Frauenliebe und Leben*, de Robert Schumann. Ici aussi, on peut parler de création car l'original, pour piano et voix, devient une œuvre pour voix et quatuor à cordes au prix d'un arrangement d'Adrien Tsiologiannis. « On n'est plus du tout dans la même intimité qu'en récital, insiste Clara. Il faut projeter la voix tout à fait autrement tout en tissant de nouvelles textures sonores avec un quatuor. » Un enregistrement d'une extrême sensibilité, qu'enrichit, en première mondiale, *Quartet from the Portuguese*, la nouvelle œuvre pour quatuor du compositeur liégeois Harold Noben. – **SR**



Le Motel x Bruce Wijn

MAAR
Maloca

C'est une sorte de voyage initiatique, la bande originale d'un film imaginaire, une musique en mouvement qui plonge dans un état second. MAAR est un disque psychédélique, dans le sens premier du terme, un voyage de l'esprit, entre ambient, post-rock et trip-hop. Enième projet de Fabien Leclercq, alias Le Motel, fomenté avec le dénommé Bruce Wijn, Brice Thieffry de son vrai nom, lequel nous explique la genèse du projet. « Avec Fabien, on se connaît depuis l'adolescence, on suivait les mêmes cours d'art à Saint-Luc. Moi, je suis guitariste de formation, j'ai joué dans plusieurs projets post-rock et il y a quelques années, on a collaboré sur un track pour le film *Binti*. À partir de là, on a commencé à s'envoyer des sons. Il y a deux ans, il m'a appelé pour qu'on compose ensemble la BO d'un long-métrage, *Aller/Retour de Dorothée Vandenberghe*. On a bossé plusieurs mois sur ce film et à la fin, on avait plus qu'il ne fallait. Si bien qu'on a creusé et développé ce qui devait être un EP, mais qui est finalement devenu un album. » MAAR est un disque à gueule d'atmosphère aux sonorités très organiques : « Moi, je ne suis pas du tout dans le digital, dit Bruce Thieffry. Ça s'est un peu amélioré mais sur le disque, on a surtout des sons de synthés analogiques, des guitares ou vieux samplers ». Avec dans le viseur, la prochaine étape : le live avec un show très visuel fomenté avec Antoine De Schuyter. « On aimerait bien tourner en Scandinavie, du côté de la mer Baltique, la musique colle bien avec ces endroits reculés. Et pourquoi pas jouer en plein air au milieu de la nature... » – **DZ**



Super Gum

Milieu

Autoproduction

D'abord friche industrielle, puis lieu de création essentiel pour toute une génération d'artistes belges, le Volta réside au cœur de *Milieu*. Enregistré là-bas, à Anderlecht, le nouvel EP de Super Gum met le cap sur un post-rock gentiment exotique et un poil excentrique. Placé en ouverture du disque, le morceau *Pajo* adresse d'emblée un clin d'œil assumé au style musical adopté par le quatuor bruxellois. Pionnier du genre avec Slint et Tortoise, David Pajo est en effet un référent idéal pour évoquer ce disque ourlé de broderies électroniques et d'arrangements singuliers, allant du kalimba à la trompette. Abrisés sous une peinture de l'Américaine Lisa Sanditz, les six instrumentaux de *Milieu* s'écoulent de part en part avec, à chaque fois, un plaisir renouvelé. – **NA**



KAU

The Cycle Repeats

SDBAN Ultra

Bruxelles, capitale européenne, cultive ardemment sa science du melting pot. À ce titre, KAU est assurément un cas d'école. Né au pays de la frite, ce trio instrumental réunit en effet un claviériste allemand (Jan Janzen), un bassiste italien (Matteo Genovese) et un batteur norvégien (André Breidlid). En phase avec les préceptes nu-jazz en vogue dans sa ville d'origine, le groupe adhère à une esthétique musicale propagée par d'autres formations locales. Chez eux, comme chez ECHT!, Tukan ou Ciao Kennedy, le jazz est le point de départ d'une formule musicale non genrée. Légataire des fusions imaginées en d'autres temps par Herbie Hancock ou Weather Report, KAU sort le grand jeu sur un premier album infusé de groove et de mélodies protéiformes. Hip-hop, house ou breakbeat palpitent ainsi au cœur de *The Cycle Repeats*, un disque porté par huit pistes instrumentales, récréatives, mais surtout ultra réactives à l'appel du dancefloor. – **NA**



Bakari

Arcadia

Sony Music France

Nous avons laissé le sieur Bakari fin 2021 aux lendemains de trois saisons assez passionnantes et plutôt remarquées de sa mixtape *Sur Écoute*. Un peu plus d'un an plus tard et dans la foulée d'un single publié avec l'excellent So La Lune, le rappeur de la Cité Ardente n'a pas lambiné et retrouve les studios plume entre les dents. Une écriture qui continue d'évoluer et qui gagne en nuances au fil des sept nouvelles pistes d'*Arcadia*. Avec notamment un titre à la Travis Scott, en forme de clin d'œil à l'enfance puisqu'il y fait allusion au vaisseau du corsaire de l'espace Albator. On pointe également la présence de Mademoiselle Lou sur *Allô Maman*, une autre référence aux années 80, qui se mue en rap en ne perdant en rien l'émotion du texte de Souchon. Et l'on se dit que ce nouvel EP pourrait bien faire accéder Bakari au "next level" longtemps convoité. – **NC**



Âa

Tendresse et Autres

Merveilleux Dangers

Dealer d'émotions

Deux lettres et un chapeau, c'est l'acronyme d'Atlaï Abdallah, chanteur-auteur-compositeur, dealer d'émotions autoproclamé et artiste rêveur du pays liégeois. Bien connu des aficionados de mélo, Âa publiait déjà l'an dernier un tout premier album, *Chemin Acide*, et faisait ses premiers pas dans l'arène musicale. Il revient aujourd'hui avec *Tendresse et Autres Merveilleux Dangers*, 7 titres solaires pour prolonger l'été. « Un projet qui répond à l'urgente envie d'avancer en souriant » comme son auteur le définit, flottant dans l'air tel un ballon entre joie, mélancolie, lyrisme, tendresse et poésie. Un EP à fleur de peau, concocté aux côtés de ses complices producteurs et artistes (Laetho, Leo Fifty Five et Sir Bastien) et recommandé aux grands romantiques. – **NC**

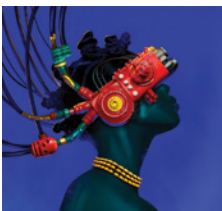


ML

Ailleurs n'existe pas

ML Records/Allo Floride

Ce n'est pas encore un premier album mais un deuxième EP : Maria-Laetitia Mattern prend son temps et nous enjoint généreusement à faire de même dans ce petit opus bien ficelé qui commence par une ballade minimaliste, où voix et pulsation nous tricotent la vision d'un *Ailleurs...* qui n'existe pas, mais qui donne le ton. « *On ne voyage que dans la tête* » : un avertissement ? Ou une invitation au lâcher prise avant d'écouter la suite ? Cette jolie fenêtre s'ouvre sur 6 autres titres qui ne semblent danser volontiers, se fredonner aisément, frais et mélodieux, dans une veine indie-électro-pop légère sans être simpliste, parfaitement dans l'air du temps. Aérienne, ambiance bonbons et grenadine, la musique de ML vaporise son charme sur les rythmes tempêtes de nos vies avec, aussi, la quête d'amour en filigrane. Le sentiment d'une solitude chronique, paradoxe d'une existence sur-sollicitée, est abordé avec délicatesse dans *Crève d'ennui* : « *C'est les ravages de la tendresse : on s'y habitue, mais quand elle nous laisse le sable pique sous nos pas. Et maintenant tu vois qui, tu fais quoi ?* » D'une écriture pudique, comme la musique, les histoires sont joliment écrites, sans chichis ni pathétique, mais avec l'urgence... de vivre, « *à travers nos écrans de fumée* » : « *Ressaisis-toi, ressaisis-moi, ne vois-tu pas que la vie passe ?* » Moralité : on aura beau bouger beaucoup, aller partout, *Ailleurs n'existe pas* : il est en nous. –VF



FùGù MANGO

La Maquina

Autoproduction

Si les précipitations ont été considérables en ces mois de juillet/août (je ne vous apprend rien), FùGù MANGO a rendu de belles couleurs à cet été pourri, des couleurs belges mais pas que... Leur dernier né, *La Maquina* sorti le 21 juillet dernier, vous redonnera à coup sûr le sourire et fera monter la température. Deuxième album pour le combo de Vincent et Jean-Yves Lontie, 6 ans après *Alien Love*, le métissage habile entre afrobeat et électro-pop fonctionne à merveille et comme le suggère le refrain d'*Eucalyptus Arc en ciel*, on a qu'une seule envie, c'est de lever les bras bien haut. Ce que n'ont pas hésité à faire les spectateurs des Francofolies pour la présentation de ce nouvel album le 22 juillet dernier devant un line up enrichi, depuis un an déjà, de deux nouvelles chanteuses : Bineta Saware et Shariza. La plage d'ouverture *Willy Wonka* donne très vite le ton de l'album et nous emmène progressivement sur un dancefloor dont nous ne sommes pas près de sortir... Le très catchy *Low and Slow* et son intro entêtante à la guitare mais surtout *Black Cat* et sa montée en puissance très dansante avec le point d'orgue *La Maquina* sur un beat qui en fin de set fait sauter le public comme un seul homme. Les singles pleuvent depuis le début de l'été : *Better Later*, *Willy Wonka*, *Kangucci*, à raison d'un toutes les deux semaines. À évidemment (re)voir sur scène si ce n'est pas déjà fait ! –JPL



Antoine Delie

Océans

VM In Team

Avec son premier album *Peter Pan* paru en 2021, Antoine Delie nous invitait dans un monde imaginaire plein de couleurs. Avec *Océans*, la palette est toujours polychrome (notamment sur le catchy *T'es pas cap*) mais le propos s'ancre davantage dans la réalité. Sa réalité. En six plages traversées de sa voix singulière (sa signature) et de piano (son paraphe), Antoine ouvre son cœur, montre ses failles, avoue sa vulnérabilité. Bref, il ne se cache plus. Et c'est ce qui rend son projet artistique encore plus fort. Entre un *Océans* où le narrateur se refuse à naviguer en rond, la belle déclaration d'amour de *Plus Jamais Sans Toi*, il y a aussi l'émouvant *On ne sait jamais*, lettre écrite à celles et ceux qu'on aime (en l'occurrence sa frangine) mais à qui on ne le dit pas suffisamment. N'écoute pas les haters Antoine. Reste toi-même. Un artiste libre et fou. On en a besoin. –LL



Duo Celmaca

Cantos Bebida y Muerte

Homerecords.be

En traversant les traditions d'Amérique latine, *Cantos Bebida y Muerte* nous invite à la fête telle qu'elle peut se célébrer au quotidien : chanter en travaillant (*Coplas a la Pilanderá*), dénicher en soi-même la solution aux chagrins ordinaires (*Tú Eres la Solución*) en passant par les fameuses réjouissances liées à la Fête des morts au Mexique et, bien sûr, pas de fête sans Mezcal, « *réputé pour soigner les âmes en peine, délier les langues et faire chanter les joyeux fêtards* ». « *Celmaca* » est un mot d'origine nahuatl qui signifie divertir, procurer du plaisir : telle est la promesse d'Osvaldo Hernandez Napoles et Patricia Hernandez Van Cauwenberge, talentueux percussionnistes et amoureux des traditions qu'ils partagent. –VF



Amaury Faye Ensemble

Arise (Suite)

Hypnote Records

Amaury Faye nous offre une très belle "suite classique", en trois mouvements, soit neuf titres aux ambiances bien marquées – et cohérentes –, composée pour huit musicien-nes (piano, sax, violons, violoncelle, contrebasse, drums). L'atmosphère se montre bien souvent cinématographique avec notamment le magnifique *Under The Ground pt.1 & 2* qu'on aurait bien entendu dans un film de Chabrol et qui se rapproche aussi de l'esprit de ce que Bruno Alexiu avait par exemple écrit pour le documentaire sur le film *L'Enfer de Clouzot*. C'est très "miles davissien" dans l'âme (époque *Ascenseur pour l'échafaud*), sensuel et retors. Mais *Arise* propose aussi des moments plus feutrés, parfaits pour se caler dans un bon fauteuil club, avec notamment le très "Bill Evans" *The Ancient*. Bref, on voyage beaucoup dans le jazz avec ce disque oscillant entre néo-classique, free ou cool, et une très cinématographique musique des grands espaces (le dernier mouvement est consacré aux montagnes : *La Meije, La Sambuy*). Le line-up est superbe lui aussi, assemblant le quatuor à cordes de l'Orchestre de Chambre de Toulouse, des musiciens issus de la nouvelle génération jazz internationale comme le saxophoniste Julian Lee – qui gravit la scène new-yorkaise – et aussi, bien sûr, le Amaury Faye Trio. Un disque idéal pour s'évader en cette rentrée. –FXD

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Céline Gillain

TEXTE : DIANE THEUNISSEN IMAGE : DR

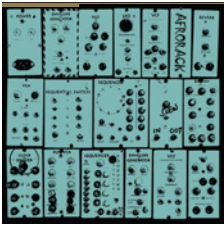
Après un premier disque novateur, l'artiste belge nous plonge avec *Mind is Mud* dans une avant-pop expérimentale et sans hiérarchie, un disque concocté à la lueur d'Instagram, de logiciels et d'extraits cinématographiques. Coup d'œil sur ses albums fondateurs.



Enregistré sur cassette au Dartington College of Arts (UK) par un collectif de cinq artistes, *Strike* est une sorte d'incantation chantée dans un style choral DIY. Ce qui m'inspire dans cet album, c'est le pouvoir des voix chantées ensemble, l'exploration d'un désir partagé, l'absence totale de cynisme, le côté brut – mais jamais brutal – dans lequel je reconnais une influence punk. Même si on n'a pas

la technique, l'argent, le matériel, le capital culturel pour composer de la musique, on le fait quand même, on s'en donne l'autorisation, sans s'excuser de le faire car il y a urgence. J'aime aussi le côté littéral des textes, car je crois au pouvoir guérisseur des mots : parfois, et spécialement dans les luttes activistes, les choses doivent être dites, tout haut, sans ambiguïté de sens et sans détour.

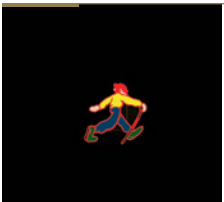
Lining Time
Strike (1982)
liningtime.bandcamp.com



Cet album ouvre tellement de possibilités. Il y a une inventivité folle tant au niveau des sons utilisés que des compositions et développements, ludiques, non linéaires : rien n'y est étriqué. Le groove est absolu et en même temps le flow est dynamique, plein de rebondissements, de surprises, ponctué d'histoires rocambolesques, de créatures bizarres. Et il y a aussi beaucoup d'humour, ce qui pour moi est un énorme bonus. Ce qui

m'inspire aussi c'est la manière dont Brian Bamanya travaille en totale collaboration avec ses synthés, qu'il construit entièrement lui-même, dans une relation d'écoute, où les machines sont à la fois défectueuses et surdouées, résistantes. Le côté très hybride de cet album m'inspire car je ne me sens nulle part à ma place dans les cases qui existent et les notions de style et de genre m'ont toujours paru douteuses et limitantes.

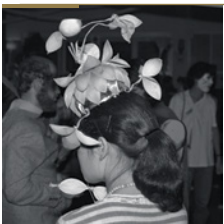
The Afrorack
Afrorack (2022)
hakunakulala.bandcamp.com



Grim Lusk est un des alias de Murray Collier, musicien basé à Glasgow dont la pratique aventurière m'a beaucoup inspirée dans le processus de composition et production de *Mind is Mud*. *Diving Pool* est un album à la fois club et psychédélique, explorant lui aussi des contrées jusque-là inconnues où les boîtes à rythmes sont des grenouilles, les ordinateurs des cerveaux végétaux, les câbles des lianes, les synthé-

tiseurs des arbres pris dans des marécages remplis d'insectes fluorescents, buzzant, créant des hoquets dans le système opératoire central. En ce sens, c'est un album qui est très mental : l'artiste utilise comme matière première la junk, la pollution sonore et ouvre l'imaginaire à 360°. Je suis intéressée par le pouvoir transformateur et palliatif du rythme, expérimental, organique, sur le dancefloor et partout ailleurs.

Grim Lusk
Diving Pool (2022)
domesticexile.bandcamp.com



J'ai invité Valentina à performer dans le cadre d'ANTENA, une programmation d'un an consacrée à l'écoute que j'ai conçue au M HKA à Anvers et, avec sa batterie et ses percussions, elle a fait trembler les murs du musée. Valentina est une improvisatrice incroyable, l'écouter est un privilège. Quand elle joue, c'est elle et sa batterie qui canalisent l'énergie et deviennent la force motrice de la performance. Je suis son travail depuis longtemps mais son

album *A Queer Anthology of Drums* m'a particulièrement captivée. Je m'intéresse à l'idée de "queerness" – les sorties de route, les zones de déviance, d'inconfort, de non-conformité. Intuitivement, je me dirige toujours vers les zones de trouble lorsque je suis dans le processus de production et de composition. *A Queer Anthology of Drums* dit : "les codes et conventions, cela ne nous intéresse pas, dès lors nous n'en tenons pas compte".

Valentina Magaletti
A Queer Anthology of Drums (2022)
valentinamagaletti.bandcamp.com



© DR

Harpo et Lenny Guit



© DR

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

Les réalisateurs de *Fils de Plouc* viennent de boucler pour Ciao Kennedy un clip coup de poing. Du genre qui imprime les rétines et excite l'enthousiasme. Rencontre avec deux frères, à la vie, à la mort.

Harpo et Lenny Guit pour le clip JZRR (prononcez Ja Zokor) des Ciao Kennedy. Visible un peu partout et notamment via la très

généreuse et accueillante chaîne YouTube des frères, Clubb Guitos, qui regorge de pépites d'un autre monde.

En post-production de leur deuxième film, les réfugiés français (ils sont venus faire des études chez nous et, tombés en amour de la capitale, se sont incrustés) offrent aux Ciao Kennedy un clip qui ne laisse pas indifférent. L'histoire, en résumé ? Lors de la dernière chanson d'un concert du groupe susmentionné, un type dans le public fait un malaise, et (attention "spoiler") finit par mourir malgré l'intervention des pompiers bruxellois et la détresse de sa copine.

Le tout filmé en plan séquence via le reflet d'un mur en miroir judicieusement placé derrière le groupe.

Les frères inséparables ont une méthode pour trouver des idées de ce genre. Harpo la résume dans une belle formule : « Toutes les idées que mon frère aurait, et que je n'ai pas eues, seront de bonnes idées. Je le sais, je le sens ».

Dans le cas présent, on voit à peine le groupe, qui passe pour un quintet d'immondes sans cœur, on entend encore moins sa musique... et il y a mort d'homme. Bref, de quoi faire fuir les "sachants" de l'industrie musicale. Pas les Ciao Kennedy.

Lenny revient sur la genèse : « J'allais à l'école avec Samuel, le guitariste de Ciao Kennedy. Alors, quand il y a eu cet appel à projet de la FWB, il nous en a parlé et on s'est dit : "pourquoi pas ?". Pour tout dire, on n'est pas très clip. On aime surtout raconter des histoires... mais comme leur musique instrumentale laisse de la place, on en a profité pour faire un petit court métrage. »

"Pas très clip", peut-être, mais très musique, comme le souligne Harpo : « On a grandi avec la musique. On s'endormait avec Michel Fugain et le Big Bazar... et on était réveillé, très tôt, par la clarinette ou la flûte traversière de notre maman, qui jouait de la musique Klezmer. »

Interrogés sur leurs influences, les frères évoquent autant les expériences barrées de feu Jean-Luc Le Ténia, que le *F it up* de Louis Cole, le *Praise* de Fat Boy Slim ou la performance de (Maître) Gims dans le métro. Éclectique et cohérent.

Guy Cabay

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Longtemps perçu comme un has-been de la chanson wallonne, Guy Cabay embrasse enfin la hype. Près d'un demi-siècle après leur sortie, ses morceaux connaissent en effet une seconde jeunesse, autrement plus glamour qu'en 1978. C'est qu'une compilation, éditée depuis Paris, vient de remettre les pendules à l'heure. Désormais adulé

A deux heures de route de Bruxelles, la petite commune de Polleur profite du temps qui passe. À part le va-et-vient des tracteurs, rien ne semble perturber la quiétude de cette localité campée entre Spa et Verviers. Seul sur la place de l'église, un homme aux cheveux gris guette notre arrivée. Grand sourire, petites lunettes sur le nez, Guy Cabay ressemble un peu au Professeur Tournesol. Et à l'instar de l'ami de Tintin, le personnage est un faux maladroit mais un vrai génie. Figure du jazz belge, enseignant aux conservatoires de Liège, Bruxelles et Luxembourg, il bénéficie en ce moment d'une attention inédite, justifiée par un coup d'éclat tombé dans l'oubli : l'enregistrement de chansons roucoulées dans un wallon millésimé.

Gravés sur deux disques à la fin des années 1970, ces titres refont aujourd'hui surface à la faveur d'une copieuse réédition. « Mais avant de parler de ça, passons plutôt nous rafraîchir à la maison », suggère l'enfant du pays. Né ici même, à Polleur, « sur la table de la cuisine ! », le garçon évolue dans un environnement propice à la musique. « J'ai appris à jouer du pipeau, de l'accordéon, un peu de batterie, puis du piano. À quatorze ans, je me suis fabriqué un vibrapone à l'aide de bouteilles d'eau remplies à différents niveaux. Mon rapport aux instruments est instinctif. Je suis autodidacte. En revanche, j'ai étudié la musique. J'ai suivi les cours de composition dispensés par Henri Pousseur. C'est comme ça que je suis devenu prof de vibrapone, d'orchestre et d'histoire du jazz. Une carrière menée sans discontinuer jusqu'à ma retraite, en 2015. » Cette même année, un trompettiste français nommé Aristide d'Agostino entre au conservatoire de Bruxelles. « C'est grâce à lui que Bertrand Burgalat a retrouvé ma trace... » Depuis Paris, ce dernier gère les activités de Tricatel, un label de qualité, spécialisé dans le jazz, le rock et la chanson française. « J'ai découvert l'univers de Guy Cabay via le cinéaste Marc Fitoussi, confie Bertrand Burgalat. Un perchman belge, présent sur un tournage, lui avait fait écouter le morceau Pôve Tiësse. J'ai cherché à en savoir plus sur ce chanteur et, à force d'abnégation, je l'ai rencontré. » Burgalat envisage de rééditer des morceaux datés de 1978 et 1979.

par Van Dyke Parks, le chanteur belge s'entrouvre les portes du panthéon de la musique. Venu y prendre sa place, entre les Brésiliens Caetano Veloso et João Gilberto, Guy Cabay jouit assurément d'un nouveau statut. Pour dénouer le fil de l'histoire, Larsen le retrouve chez lui, dans son village natal. Là où tout a commencé.

« Nous sommes tout de suite tombés d'accord, précise Guy Cabay. Il m'a aussi demandé de faire un concert à Paris pour l'anniversaire de son label. C'est comme ça que j'ai partagé l'affiche avec Chassol, un musicien formidable ! Lors de notre rencontre, Bertrand a fort insisté sur le sérieux de sa proposition. C'est vrai qu'un gars qui débarque de Paris pour déterrer des airs wallons vieux d'un demi-siècle, ça sonne un peu comme un canular... »

Le mauvais cheval

En 1975, Guy Cabay participe à un nouveau concours de chansons wallonnes, initié par l'antenne liégeoise de la RTBF. Bien motivé par ce défi, il compose quelques morceaux directement inspirés par la vie de son village. « Mon cousin, Michel Dickenscheid, possédait un studio. C'est lui qui m'a poussé à enregistrer un album. » Entamé au printemps 1976 et publié deux ans plus tard, ce premier essai attire l'attention d'impresarios venus de chez EMI ou Barclay. « Et puis, il y a eu Lou Deprijck. Il venait de publier Ça plane pour moi. Il était super motivé à l'idée de sortir mes disques. Malheureusement, j'ai misé sur le mauvais cheval... » Sur les conseils de Pierre Rapsat, Cabay débarque dans le bureau de Bob Socquet, le producteur des plus grands succès d'Alain Souchon. « Il m'a fait signer un contrat qui me liait au label RCA Victor. Mais rien n'est jamais sorti... » L'artiste wallon se résout alors à presser une centaine de vinyles. Quelques mois plus tard, la firme qui en assure la distribution met la clé sous le paillason. Ces échecs successifs achèvent les illusions de Guy Cabay. « En me lançant dans ce travail de réédition, j'étais habité par un désir de réparation, confie Bertrand Burgalat. Le sort s'était acharné sur Guy. Ses deux premiers albums étaient tombés dans l'oubli. Quand je vois l'engouement que suscite aujourd'hui sa musique, je réalise à quel point ses chansons sont universelles. Elles vont droit au cœur. »

Wallon de Janeiro

Fait surprenant, les compos de Guy Cabay diffusent des parfums brésiliens. « Je suis né en 1950, rappelle-t-il. J'étais ado durant l'âge



©MARCEL VANHULST

d'or de la bossa nova. » Bercés par un soleil imaginaire, les morceaux inventés à Polleur se confondent ainsi avec ceux des grands noms du tropicalisme. « Un jour, Chet Baker, qui était de passage à Liège, est venu me voir en concert. Il aurait confié à son ami Jacques Pelzer que je chantais comme João Gilberto. » C'est d'ailleurs une partie du miracle : Guy Cabay fait sonner le wallon comme du portugais. « On m'a souvent pris pour un chanteur brésilien. Partout, sauf au Brésil. Là-bas, les gens ne sont pas dupes : ils savent que la caïpirinha est bien meilleure que le péquet ! »

L'autre élément qui rapproche sa musique des grands noms brésiliens, c'est la présence de formidables chœurs féminins. « Oh pour ça, je ne suis pas allé chercher très loin. C'est ma sœur qui chante. Elle est accompagnée par Lulu Schmidt, la fille de la boulangerie du village. Tiens, nous y sommes justement ! » Un pain à la main, une dame sort de la boutique, lançant un grand sourire en direction de l'artiste. « Ah, Guy, je t'ai entendu ce matin à la radio. On a aussi parlé de toi dans le journal hier. Tu deviens une star, ma parole ! Comme quoi, c'est vrai, mieux vaut tard que jamais ! » La femme s'éloigne en rigolant, saluant une dernière fois Guy Cabay. « Elle n'a pas tort, glisse-t-il, le regard tourné vers son ancienne école primaire. C'est fou ce qui m'arrive à 73 ans. J'ai même eu droit à un article dans *Les Inrockuptibles*. » De quoi relancer la machine. « Depuis peu, les gens me contactent pour me proposer des concerts. À chaque fois, ils insistent pour que je joue mes morceaux en wallon. C'est marrant. Parce qu'avant, avec les mêmes chansons, on me claquait la porte au nez. À présent, on me fait des compliments. J'ai même reçu des mots d'encouragement du compositeur américain Van Dyke Parks. Et puis, ma musique est sur les plateformes de streaming. Je suis même diffusé sur les ondes de *La Première*. Alors que, jusqu'ici, la RTBF m'envoyait toujours promener. Le fait qu'un label parisien réédite mes chansons, ça doit jouer. En Belgique, on a parfois besoin du feu vert de la France pour avancer... »

Vol au-dessus du pont du coucou

Guy Cabay poursuit sa promenade jusqu'au vieux pont de Polleur.

« C'est un endroit sacré. Sur la compile, y a d'ailleurs une chanson inspirée par cet endroit, que les gens du coin surnomment le "pont du coucou". C'est une allusion à la fête du même nom. » Chaque année paire, fin juillet, les locaux célèbrent en effet une étrange légende. D'après celle-ci, un centaure au corps féminin mangeait les habitants qui s'approchaient de la forêt voisine. « Un beau jour, tous les hommes du village partent chasser la bête. Tous, à l'exception d'un jeune marié qui préféra rester auprès de son épouse... » Selon le récit, la bête fut capturée, tandis que le marié fut jugé pour sa lâcheté et jeté dans la rivière. « Lors de la fête du coucou, on jette un jeune marié dans l'eau depuis le pont ! Enfin, on fait semblant, sourit Guy Cabay. Surtout que l'été dernier, la rivière était quasi à sec. C'est paradoxal. Car ici, les inondations de juillet 2021 ont fait des dégâts. Les maisons étaient sous eau. Il y avait même des frigos qui flottaient sur la route. Heureusement, il n'y a pas eu de blessés. Bref, traversons le pont ! » Vingt mètres plus loin, changement de localité. « Nous voici à Jalhay, une commune qui a ratifié une charte des langues endogènes. » En conséquence, toutes les plaques qui indiquent les noms des rues sont traduites en wallon. « Cela souligne l'importance de cette langue, considérée par certains comme vulgaire. En réalité, elle est belle, elle chante. Le problème, c'est que le wallon est souvent utilisé à tort et à travers avec des expressions galvaudées comme "Baraki d'Kermesse". Il faut arrêter avec ça. C'est comme le péquet : c'est mauvais ! »

Depuis 1978, Polleur a bien changé. « Avant, on vivait ici en vase clos. Il y avait des commerces, des cafés. Puis, on a asphalté les routes et refait les trottoirs. Aujourd'hui, ils ne sont plus droits. J'ai écrit une chanson là-dessus. Elle sera sur mon prochain album. Je l'ai enregistré à São Paulo avec des musiciens locaux. Pour le coup, il s'agira d'une vraie rencontre entre le wallon et la musique brésilienne. » C'est que les chansons sorties par Guy Cabay en 1978 font l'objet de très sérieuses études littéraires sur les affinités linguistiques entre wallon et portugais. « Le plus drôle, c'est qu'à l'origine, tout ça était fortuit... » Voilà ce qui s'appelle un heureux accident de parcours.

Dans le labyrinthe des aides européennes

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Vous êtes musicien·ne ? Vous cherchez des financements pour faire avancer votre projet ? L'Europe peut vous aider.

Encore faut-il s'y retrouver dans le labyrinthe des programmes de subsides de l'Union à la culture. Suivez le guide.

C'est un portail à multiples tiroirs. Dès qu'on en tire un, dix autres s'ouvrent. Et ainsi de suite. Comment, dès lors, s'y retrouver dans les aides et subsides de la Commission européenne au secteur culturel et musical, en particulier ? Par étapes... Trouver le bon programme d'aide pour le bon projet. Partons du fait que vous êtes musicien en herbe. Que peut faire l'Europe pour vous ?

Première étape : le guide du financement CultureEU¹

Il s'agit d'un guide interactif qui doit vous aider à y voir plus clair dans le labyrinthe des subsides culturels de l'UE. Concrètement, vous répondez à une série de questions en fonction de votre secteur d'activité (architecture, audiovisuel, patrimoine, littérature... musique !), du type d'organisation que vous représentez (ONG, service public... particulier !) et de vos besoins plus spécifiques en termes d'aides (mobilité et résidence, création artistique...). Cela doit permettre de cibler les aides pertinentes provenant de différents programmes européens. Le problème, c'est que, en creusant dans le questionnaire, vous risquez de vous retrouver devant plusieurs offres... pas toujours raccordés avec vos besoins. Programme Erasmus ? InvestEU ? Vraiment ?

Deuxième étape : les programmes culturels de l'UE

À dire vrai, les programmes européens d'aide liés à la culture se résument à trois d'entre eux : Creative Europe, Horizon Europe et InvestEU. Réduisons encore le filtre, car les deux derniers sont plutôt ouverts à la culture que vraiment dédiés à la culture.

En deux mots, Horizon Europe est un programme de financement pour la recherche et l'innovation, avec un volet culture, créativité et inclusivité (et qui peut être intéressant si on veut chercher à étudier l'impact du secteur musical dans la société ou réorganiser une institution culturelle pour qu'elle soit plus innovante et inclusive, mais l'est beaucoup moins si vous êtes musicien en herbe...). Quant à InvestEU, on est dans l'investissement durable, l'innovation et la création de jobs avec une vision à long terme. En somme, pour la culture, focalisez-vous sur le programme Creative Europe².

Troisième étape : Creative Europe

Avec Creative Europe, on est dans le "programme phare de la Commission européenne visant à soutenir les secteurs de la culture et de l'audiovisuel". En somme, il s'agit du programme spécialement dédié à la culture, au sens large. Le programme Creative Europe 2021–2027 est doté d'un budget de 2,44 milliards d'euros. Son but est d'encourager la coopération et les échanges entre organisations culturelles et artistes en Europe, de soutenir la promotion et la diffusion de contenus sur le continent, de favoriser l'innovation et la création artistique et d'aider les artistes. Nous y voilà.

Au sein de Creative Europe, il y a trois volets : culture, audiovisuel et "transsectoriel". On se concentrera sur le volet culture. Lequel s'ouvre (à nouveau) sur plusieurs programmes d'aide. Tous ne concernent pas la musique et la plupart, d'ailleurs, ne sont pas ouverts aux particuliers mais visent les organisations, notamment de type Court-Circuit (on y reviendra). Mais s'il y a un programme européen d'aide au secteur musical, c'est le suivant : Culture Moves Europe³.



Quatrième étape : Culture Moves Europe

On y est. Le Graal du gratteux qui cherche à élargir son réseau. Car il s'agit d'un programme spécifique. Financé par le programme Creative Europe, doté d'un budget de 21 millions d'euros, Culture Moves Europe est une bourse mobilité qui doit bénéficier à plus de 7.000 artistes entre 2022 et 2025. Mis en œuvre par l'Institut Goethe (c'est important pour la suite), il comprend deux volets : la résidence (pour celui qui accueille, à savoir des organisations, le subside n'étant pas ouvert aux particuliers) et, enfin, le bout du chemin, la mobilité pour les individus et/ou les groupes de cinq personnes maximum.

Concrètement, il s'agit d'un soutien financier aux personnes voyageant entre 7 et 60 jours ou aux groupes voyageant entre 7 et 21 jours. Parfait pour une tournée européenne. Ou un enregistrement. Ou tout autre chose... En soi, il faut présenter un projet avec un partenaire de votre choix qui habite dans un autre pays européen. Important, il ne faut pas être Européen pour postuler, mais résider en Europe (ou plutôt dans un des nombreux pays où ce programme a cours). Votre partenaire européen peut être un artiste, une organisation ou un lieu.

En clair, vous cherchez à enregistrer à Séville avec un maître du flamenco ? Culture Moves Europe. Vous cherchez à tourner, étudier un style musical particulier, créer des contacts, établir un réseau ? Culture Moves Europe. L'important est de préparer votre projet à l'avance et, notamment, d'avoir établi des connexions avant votre demande. Il vous faudra un document prouvant le partenariat (une lettre d'invitation, la confirmation d'une réunion, un contrat de coproduction...).

Comment postuler ? Via le portail d'application de l'institut Goethe⁴ – il faudra vous inscrire au préalable. Au moment de cette étape, sortez votre meilleure plume et expliquez votre projet de partenariat.

Les subventions sont calculées pour chaque bénéficiaire selon le projet et la situation personnelle, sans compter les indemnités journalières. Tout est expliqué sur le portail de Culture Moves Europe, subsides à la mobilité. Attention aussi que les appels à candidatures sont glissants, selon trois périodes. Le précédent s'est achevé en mai 2023, le prochain s'ouvrira en octobre 2023 jusqu'au printemps 2024.



Cinquième étape : les aides indirectes

En remontant dans le programme Creative Europe, il y a un programme de financement qui s'appelle Réseaux européens. S'il n'est pas destiné aux particuliers, il peut néanmoins leur profiter de manière indirecte. Il s'agit de favoriser le rassemblement en réseaux d'organisations culturelles européennes. Comme les salles de concerts. Ainsi, Court-Circuit, qui rassemble déjà des dizaines de salles de concerts indépendantes en FWB, fait partie de Live DMA, un réseau européen de salles de concerts et festivals qui cherche à professionnaliser le secteur, améliorer les conditions et promouvoir la musique en Europe⁵.

D'autres réseaux musicaux existent : citons l'EMEE (European Music Exporters Exchange – pour l'exportation des musiques), le European Jazz Network, l'ECSA (Alliance des compositeurs et songwriters), l'IMPf (les éditeurs de musique indépendants), YouRope (festivals), l'EMMA (managers) ou l'European Music Council (pour peser sur les décisions politiques culturelles au niveau européen). Tous ces réseaux peuvent faciliter la vie du musicien en herbe, permettre à son groupe de grimper les échelons plus facilement et de traverser plus facilement les frontières et lui ouvrir les portes de l'Europe.

Putain, putain, c'est quand même vachement bien !

¹ culturo.oc.europa.eu/fr/funding/culturo-funding-guido

² culturo.oc.europa.eu/creative-europe

³ culturo.oc.europa.eu/creative-europe/creative-europe-culturo-strand/culturo-moves-europe

⁴ gap-online.goethe.de/fr/cases/7c4f263f-6106-4cf9-915b-c23d99b79a81/createo

⁵ live-dma.eu



©SIMON VANRIE

Lo Bailly

Lauréat du Concours Du F. dans le texte en 2021, Lo Bailly trempe sa plume introspective dans une encre noire pour capturer le moment présent dans *Prosaïque*, son premier album paru sur 62TV Records. Alors qu'il annonce des nouvelles dates de concert en cette rentrée automnale, il a plongé avec nous dans ses disques de chevet. «*Des actes fondateurs*», avoue-t-il.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Sur son premier album *Prosaïque*, Lo Bailly rend hommage aux âmes perdues des villes de grande solitude. Son écriture au scalpel n'est jamais aussi précise que lorsqu'elle décrit, tel un chroniqueur du quotidien, les vies ordinaires de ses personnages, fictifs ou tout simplement "doubles" de son auteur. «*Beaucoup de gens qui ont écouté mon album m'ont dit qu'ils sentaient bien le côté "authentique" de ce que j'écrivais. C'est le plus beau compliment que je pouvais imaginer, avoue-t-il. Les médias soulignent aussi l'éclectisme des titres que je propose ainsi que l'absence de repères, comme si mon projet ne ressemblait à aucun autre.*» Une remarque qui a son revers. «*D'un côté, je suis content qu'on reconnaisse la richesse du disque. De l'autre, c'est un handicap pour les programmeurs car ils ne savent pas me mettre dans une case. Je ne suis "pas assez rap", "pas assez slam", "pas assez chanson française". À leurs yeux et leurs oreilles, il me manque toujours quelque chose pour être diffusé.*»

En attendant de le retrouver en salle en cette rentrée d'automne (les dates sont sur son compte Instragram officiel), Lo rappelle ses premiers émois. «*Ils remontent à l'enfance. C'est l'été 98 ou 99, ma sœur me fait découvrir l'album Paradisiaque de MC Solaar. J'aime les mots, la fluidité des rimes, la musique... Plus tard, je plonge dans ses albums suivants : Cinquième As, Mach 6, Chapitre 7... Cet apprentissage de Solaar sera une porte d'entrée importante pour mon écriture et le contenu social des thématiques que j'explore. Avec le recul, je me dis qu'il m'a aidé à mettre neuf doigts d'orteil et demi dans le bain. Plus tard, j'ai aussi beaucoup été influencé par Noir Désir et Saez pour le contenu engagé. J'ai aussi beaucoup écouté Odezenne. La littérature ? J'avoue que je m'y suis mis très tard. Pendant des années, un ami m'a tanné avec Milan Kundera. Un jour, j'ai commencé à le lire et je ne me suis jamais arrêté. Son œuvre a suscité chez moi plein de questionnements et m'a amené à réfléchir autrement. C'est ce que j'attends d'un auteur. Ses mots doivent m'emmener ailleurs et ouvrir mon champ d'exploration.*»



©DR

Rudy Léonet

Après l'instrumental *Home*, l'animateur-producteur invite des voix internationales sur *Royal*, deuxième album qui humanise son univers pop rétrofuturiste.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Curieux, passionné, plus sensible qu'on ne l'imagine et surgissant toujours là où on ne l'attend pas, Rudy Léonet poursuit ses aventures électroniques avec *Royal*, son deuxième album en deux ans. Plus pop, plus colorés (à l'image de l'édition vinyle déjà considérée comme un collector), plus chauds et plus diversifiés, les onze tracks de ce disque paru sur le label défricheur Freaksville bannissent toutes les frontières pour nous plonger avec bienveillance dans la pop 2.2 des métavers.

«*Home, en 2020, était exclusivement instrumental, explique Rudy. J'ai toujours aimé les morceaux instrumentaux car ils permettent de procurer un sentiment d'inachevé. C'est à l'auditeur de faire travailler son imagination pour terminer l'histoire. Mais il y a eu toutefois une volonté d'humaniser le projet. Quand tu fais de la musique seul dans ta chambre, elle a un nom. Quand tu y ajoutes une voix qui n'est pas la tienne, elle a un prénom. Ça lui donne de la chaleur et de l'épaisseur. Je voulais de vraies collaborations, pas des invités qui viennent poser leur chant contre rémunération. Je suis un homme belge de soixante ans. Je cherchais exactement le contraire, soit des jeunes chanteuses de la nouvelle génération venues des quatre coins de la planète. J'ai commencé à "tracer" sur le web les voix qui m'intéressaient. Mon rêve ultime, mais irraisonnable et impayable, c'était Aurora. Le hasard des choses a fait que c'est en rentrant d'un concert d'Aurora à l'Ancienne Belgique, que j'ai reçu une réponse par mail d'Autumn Fruit, une jeune artiste underground japonaise dont j'adorais le travail. Je lui avais envoyé le son de Warm Rain et elle m'a renvoyé sa partie de chant qui correspondait exactement à ce que je cherchais. À chaque voix qui se trouve sur le disque, correspond une histoire particulière. C'est ce qui rend l'expérience de *Royal* complètement différente de celle vécue sur *Home*. J'ai bien envie de poursuivre l'aventure avec *Autumn Fruit*, peut-être sous la forme d'un EP.*»

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media



La Tricoterie

16.10.23

18H

facir

10 ans déjà !



PlayRight® sabam

Participation libre à partir de 5 euros

Vivez la Culture !



TIM DUP
CHANSON FRANÇAISE
JE 12.10.2023



ALBIN DE LA SIMONE
CHANSON FRANÇAISE
SA 30.09.2023



CHIMÈNE BADI
CHANSON FRANÇAISE
DI 22.10.2023 - 20H00



HOOVERPHONIC
POP
VE 24.11.2023



JULIETTE
CHANSON FRANÇAISE
JE 18.01.2024



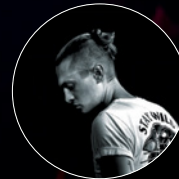
ALAIN CHAMFORT
CHANSON FRANÇAISE
VE 01.12.2023



DOMINIQUE CORBAU
CONCERT LYRIQUE
ME 14.02.2024



BJ SCOTT
POP/FOLK
VE 09.02.2024



THOMAS FRANK HOPPER
BLUES/ROCK
SA 16.03.2024

W:Hall III

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02 435 59 99 - whalll.be

